

# **S COMME RADIO**

## **Pièce de théâtre en deux actes de Pat**

### **1 seul décor : un studio de radio à Paris**

Côté jardin, une grande table, 4 chaises, 4 micros devant ces chaises et posés sur la table. Côté cour, une entrée et sur le devant de la scène un pied de micro. Au fond, on peut lire sur une pancarte « Radio S ». Un escalier descend dans la salle.

### **7 personnages**

Antoine Durieu : 60 ans - Christine Nobel : 60 ans - Julien Fouriel : 60 ans

Germaine Monet : 80 ans - Frédéric Lamy : 35 ans

Lorette Panson : 40 ans - Victor Panson : 50 ans

Personnages de la scène facultative : à déterminer par le metteur en scène

### **Durée minimum de la pièce : 1 h 30**

**Une des scènes de cette pièce de théâtre étant facultative et entièrement libre, la durée de la pièce et le nombre de comédiens sont déterminés par le metteur en scène.**

Pat permettra aux personnes qui lui demanderont (amateurs ou professionnels), de jouer gratuitement sa pièce de théâtre.

Mail de l'auteur : [auteurpat@free.fr](mailto:auteurpat@free.fr)

## Acte I

*Sur la scène d'un studio de radio, Frédéric se tient debout près du bord droit d'une table. Il lit une feuille qu'il tient dans ses mains. Antoine, portant un sac banane autour de sa taille, jette un coup d'œil sur scène, s'y avance prudemment, puis s'arrête. Frédéric le voit et, mécontent, lui fait signe de sortir. Antoine, qui ne comprend ni son signe ni l'expression de son visage, vient près de lui.*

Frédéric : Il ne fallait pas vous montrer avant l'émission. Maintenant le public vous a reconnu.

Antoine : Ça m'étonnerait. Il y a belle lurette que plus personne ne me reconnaît.

Frédéric : Ah oui c'est vrai. J'ai tellement l'habitude de ne présenter que des personnes célèbres.

Antoine : Je l'étais quand j'étais champion.

Frédéric : Je suppose. Cela doit faire un moment ?

Antoine : 25 ans. C'est pour ça que je voulais vous remercier de m'avoir invité. Vous êtes bien le seul sur cette planète à savoir que j'existe encore. Beaucoup de gens me croient mort et enterré. Je suis très content de vous rencontrer.

*Antoine tend sa main droite à Frédéric qui est obligé de poser sa feuille sur le bord de la table. Il serre énergiquement la main de Frédéric qui la lui rend machinalement.*

Frédéric : Je ne choisis pas les invités de cette émission, je la présente c'est tout. Croyez-moi, avec mon jeu télévisé quotidien, j'ai d'autres préoccupations. (en regardant le papier qu'il vient de déposer) Vous voyez cette feuille, c'est tout le déroulement des « Couleurs de l'arc-en-ciel » établi par une équipe dont je ne fais pas partie.

Antoine : Je suis tout de même content de connaître le célèbre Frédéric Lamy. C'est drôle, mais on dirait que vous n'avez pas le trac, c'est pourtant une nouvelle émission.

Frédéric : Je n'ai jamais le trac à la radio. Mon seul but pour cette première, comme pour tout ce que j'entreprends, est la réussite et vous devriez avoir le même.

Antoine : Mais j'ai le même. Quand je faisais des compétitions, il fallait que je sois premier à tout prix, peu importait les efforts et les sacrifices. Maintenant, je voudrais donner des cours de gym à la télé. Ça serait chouette si vous pouviez me présenter à votre patron.

Frédéric : Pour le rencontrer, le seul moyen est de prendre rendez-vous. Je suis désolé, mais je ne peux pas vous aider. Pour le moment, retournez dans les coulisses, l'émission va bientôt commencer.

Antoine : J'y vais. Merci quand même pour le tuyau. Il n'y a pas si longtemps, je connaissais tous les patrons de chaînes de télé.

Frédéric : Il y a 25 ans !

Antoine : Oui.

*Antoine sort. Une musique entraînante se fait entendre. Frédéric regarde sa montre et appuie sur un des boutons. Il met le casque qui était posé sur la table et détache le micro de son pied. La musique de l'émission s'arrête.*

Frédéric : (enjoué) Bienvenue sur « Radio S », avec au micro Frédéric Lamy dit Frédo pour les intimes. Les vacances sont enfin finies. Au revoir les coups de soleil, les bouchons sur les autoroutes, les pieds pleins de sable et bonjour les cartables flambants neufs, les beaux crayons de couleurs, les nouveaux programmes de la rentrée. Chaque mercredi après-midi, j'aurai la

joie de vous présenter « Les couleurs de l'arc-en-ciel » en public et en direct. Super, on ne sera pas effacé au montage. Aujourd'hui, la première coïncide avec le dixième anniversaire de la station. C'est pour vous dire qu'on ne va pas se priver pour faire la fête. Ce nouveau divertissement a une devise : « Tout ce que les autres font, on ne le fait pas et tout ce que les autres ne font pas, on le fait. » Vous n'entendrez donc aucune pub, vous ne recevrez aucun cadeau et nos artistes, s'ils sont chanteurs, ne nous exécuteront pas leur dernier tube à la mode, ni leurs anciens succès. Par contre, nos séquences vont en surprendre plus d'un. Rien que les titres étonnent déjà : « Entrée des vedettes », « Presto », « Questions sans réponses », « Les artistes, à vous » et pour terminer « Surprise malicieuse ». Vous voulez en savoir plus : installez-vous confortablement et restez à l'écoute de « Radio S ».

*Musique.*

Frédéric : Pour commencer, je vais accueillir chronologiquement nos invités. Ils devront obligatoirement avoir deux points communs : être connus – cela va de soi – et être nés la même année. Les stars ne pourront plus nous cacher leur âge. Aujourd'hui, nos trois invités ont eu ou vont avoir 60 ans cette année. Et comme ils ne se sont jamais rencontrés auparavant, ils vont en plus faire connaissance. Le premier est né le 29 février. Ça c'est vraiment pas de pot. Vous vous rendez compte, un gâteau tous les quatre ans, il a dû mourir de faim ! S'il n'a pas reçu beaucoup de gâteaux, il s'est rattrapé sur les médailles puisque c'est un ancien champion de gymnastique. Sa médaille d'or aux Jeux olympiques, tout le monde s'en souvient encore. J'appelle Antoine Durieu.

*Antoine, portant toujours son sac, arrive sur scène et se place près de Frédéric.*

Frédéric : Bonjour Antoine.

*Frédéric tend son micro à Antoine.*

Antoine : Bonjour à tous.

Frédéric : Comme pour les deux autres invités qui vont suivre, je vais vous demander quel est votre souhait. Qu'est-ce que vous désirez pour le futur ?

*Frédéric donne son micro à Antoine.*

Antoine : Mon souhait pour le futur est de donner des cours de gym à la télé et j'espère bien qu'à Paris, des gens m'aideront à réaliser mon projet. Ensuite, les émissions pourraient sortir en cassettes vidéo et en DVD, ça serait chouette. Je donne des cours depuis des années dans mon village. J'ai aussi bien des gamins turbulents que des mamies resplendissantes de santé et ces cours m'ont donné l'idée de les faire à la télé.

*Antoine redonne le micro à Frédéric.*

Frédéric : Merci Antoine. Vous pouvez vous installer, la place la plus à gauche est pour vous.

*Antoine enlève son sac banane qu'il pose sur la table, puis s'assied à la place indiquée.*

Frédéric : Notre deuxième invitée est née un 14 août. Elle écrit de beaux romans. J'appelle l'écrivain Christine Nobel.

*Christine, habillée d'une jupe et d'un sweat-shirt, arrive sur la scène en portant un sac cabas.*

Frédéric : Madame Nobel arrive avec un sac à commissions. Elle confond un studio de radio avec un hypermarché. Bonjour Christine. Quel peut être le souhait d'un écrivain à succès, d'écrire un roman-fleuve ?

*Frédéric donne son micro à Christine.*

Christine : Pourquoi pas. Pour moi, le plus important est que le public aime mes livres. Mon seul souhait pour mes futurs romans est qu'ils plaisent, c'est déjà beaucoup. Et pour mes trois enfants et mes six petits-enfants, je leur souhaite d'avoir une aussi belle vie que la mienne. Je suis très heureuse de les retrouver tous demain, parce que depuis une semaine que je suis dans la capitale, ils me manquent.

*Christine redonne le micro à Frédéric.*

Frédéric : Merci beaucoup Christine. Veuillez vous asseoir près d'Antoine.

*Christine pose son cabas sous la table et s'exécute.*

Frédéric : Quand je vais annoncer la date de naissance de notre dernier invité, vous allez deviner tout de suite de qui il s'agit. Né le 1<sup>er</sup> novembre, vous avez trouvé ? Il chante, il joue, il imite ses contemporains et surtout il nous fait rire. Chacune de ses apparitions est un véritable enchantement, j'ai l'honneur et le grand privilège d'accueillir M. Julien Fouriel.

*Julien arrive sur scène en levant les bras.*

Frédéric : M. Julien Fouriel, soyez le bienvenu sur « Radio S ». Vous êtes une star. Quoi que vous fassiez, le succès est toujours présent. Dans ces conditions, que peut-on rêver de plus ?

*Julien prend le micro de Frédéric et s'en sert aussi aisément que l'animateur.*

Julien : Que cela continue, que le public vienne toujours aussi nombreux voir mes films et mes spectacles. « L'amour enivrant », mon dernier film, a dépassé le million d'entrées et j'en suis ravi. J'espère que ce grand film historique ne s'arrêtera pas là. En ce qui concerne la chanson, je suis actuellement à l'Olympia et j'invite tout le monde à venir passer une soirée avec moi. Rendez-vous à 21 h précises, le spectacle commence toujours à l'heure.

*Julien redonne le micro à Frédéric.*

Frédéric : Merci M. Julien Fouriel. Si vous voulez bien vous asseoir près de Christine.

*Pendant que Julien s'exécute, Frédéric remet le micro sur son pied.*

Julien : C'est un plaisir d'être assis près de Madame Nobel.

*Frédéric s'assied près de Julien et met sa feuille devant lui.*

Julien : (à Christine) Je suis enchanté que nous ayons la même année de naissance, malgré qu'elle apparaisse nullement sur votre belle silhouette.

Christine : Sur la vôtre non plus.

Frédéric : Il est vrai que cet après-midi, nos invités font tellement jeunes que j'ai l'impression qu'ils ont le même âge que moi.

Antoine : Faut pas pousser.

Christine : De toute façon, l'âge que l'on fait ne change en rien l'âge que l'on a. Nous sommes à l'âge où on nous pose plus de questions sur notre passé que sur notre avenir et c'est normal.

Julien : Mais nous sommes jeunes, l'avenir est devant nous.

Christine : Bien sûr, mais on ne doit pas pour autant se mentir à soi-même, cacher ses rides. J'aurais un arrière-petit-fils dans quelques mois et j'en suis heureuse, même si on commence à me demander de parler de mes vingt ans et que cela me donne le sentiment d'être arrivé près du cimetière. Il faut accepter de vieillir, c'est la vie.

Julien : Même si vous allez être bientôt arrière-grand-mère, vous êtes jeune et nous aussi.

Antoine : J'ai 60 ans et demie, mais ce n'est pas les 60 ans qui me gêne, c'est les « et demie ».

*Musique.*

Frédéric : Voici maintenant notre jeu appelé « Presto ». Pourquoi « Presto », car nos invités devront répondre rapidement à des questions qu'ils se poseront mutuellement. (à Christine et Julien) Antoine va vous poser deux questions concernant sa vie, questions qu'il a préparées à l'avance.

*Antoine prend un papier dans son sac.*

Frédéric : Il les a même notées sur une feuille de papier, de peur sans doute de les oublier en cours de route. Il donnera à chacune de ses questions deux réponses : une vraie et une fausse. Le premier à répondre dira première ou deuxième, selon qu'il pense que la bonne réponse est la première ou la deuxième affirmation. Le dernier devra obligatoirement donner la réponse restante. Le mieux est de commencer. En jouant, vous comprendrez très vite les règles. (à Antoine) Malgré qu'à ma connaissance vous n'ayez pas reçu de premier prix littéraire au cours de votre longue vie, je suis certain que vous lirez très bien votre première question. Naturellement, je plaisante. Antoine, c'est quand vous voulez.

Antoine : (en lisant sa feuille) À part donner des cours de gym, quelle est une de mes autres activités dans le village où je suis né et où j'habite maintenant? Je donne des cours de tennis à des enfants. Je suis le maire de mon village.

Julien : Première.

Christine : (déçu) Deuxième.

Antoine : C'est la deuxième. Je joue souvent au tennis car j'adore ça, mais je ne donne pas de cours. Ça viendra peut-être.

Frédéric : Vous êtes maire. Eh bien, bienvenue monsieur le maire.

Christine : Je pensais vraiment que c'était la première affirmation qui était la bonne.

Frédéric : Ce jeu permet au plus lent de gagner, seulement si le plus rapide choisit la mauvaise réponse. (à Antoine) Votre deuxième question.

Antoine : (en lisant encore sur sa feuille) Quand j'étais champion, dans quelle ville je me suis entraîné? Paris ou Lyon.

Julien : Deuxième.

Christine : M. Fouriel va trop vite, j'aurai dit la deuxième aussi.

Frédéric : Vous êtes obligé de dire première.

Christine : Première.

Antoine : Navré pour M. Fouriel, mais j'ai habité plusieurs années à Paris. C'est là où je me suis entraîné et où j'ai par la suite entraîné les autres champions. D'avoir vécu ici, ça me permet de ne pas me paumer quand j'y viens. C'est toujours utile de connaître la capitale.

Frédéric : Vous aimiez vivre à Paris ?

Antoine : Beaucoup. Qu'on habite à Paris ou en Province, il y a des avantages et des inconvénients pour les deux.

Frédéric : Christine, si vous voulez bien poser vos questions, sans filet. Pas de papier pour l'écrivain. On vous écoute.

Christine : Ma première question est simple. Ai-je fait des grandes études ? Oui ou non.

Julien et Antoine : (en même temps) Première.

Frédéric : Antoine, vous devez dire deuxième.

Antoine : (étonné) Mais j'ai dit première en même temps que M. Fouriel.

Frédéric : Je suis désolé mais dans ce cas-là, c'est celui que j'entends le mieux. Vous n'avez pas parlé assez fort.

Antoine : (déçu) Deuxième.

Christine : C'est la deuxième.

*Antoine est très content.*

Christine : Comme je me suis mariée très tôt, je n'ai pas pu faire de grandes études. Je n'ai que mon certificat. Il est vrai que ma question était trompeuse car l'on pense souvent que les écrivains étaient doués à l'école, surtout en français, mais ce n'est pas du tout mon cas. Je dois être un écrivain à part.

Frédéric : Certainement. Votre deuxième question.

Christine : Comment j'ai commencé à écrire ? J'ai écrit des histoires pour mes enfants. Une amie m'a conseillé de mettre sur le papier l'histoire que j'avais en tête.

Antoine : (en chantant fort) Deuxième.

Julien : (calmement et sans se presser) Première.

Christine : C'est la première.

Frédéric : (à Antoine) On ne vous a pas demandé de chanter. Et comme M. Julien Fouriel n'a pas répondu immédiatement à la question de Christine, vous n'étiez pas obligés de nous crier la réponse dans les oreilles.

Antoine : (à Frédéric) Une fois, je ne parle pas assez fort, la deuxième fois, je parle trop fort. Faudrait savoir. Je ne pouvais pas deviner que M. Fouriel ne répondrait pas tout de suite.

Frédéric : C'est le jeu. (à Julien) M. Julien Fouriel, nous écoutons attentivement vos deux questions.

Julien : Ma première question : comment j'ai débuté ma carrière ? J'ai passé une audition pour jouer un rôle dans un film ou on a remarqué ma voix quand je l'ai enregistrée pour faire un cadeau à ma mère.

Antoine : Première.

Christine : Deuxième.

Julien : C'est la première. J'ai débuté au cinéma et c'est seulement après que j'ai chanté et fais des tournées dans le monde entier. Ma deuxième question concerne justement mes spectacles. J'écris moi-même mes spectacles. Vrai ou faux ?

Antoine : Première.

Christine : Deuxième.

Julien : Antoine me connaît bien. C'est vrai.

Antoine : Je suis un de vos fans depuis toujours.

Christine : Je ne pouvais pas lutter.

Frédéric : Vous avez tous été formidables pour ce nouveau jeu que nous retrouverons la semaine prochaine avec d'autres invités.

*Musique.*

Frédéric : Voici « Questions sans réponses ». Le principe est simple, mais il fallait le trouver : il faut poser des questions sans réponses et après il faut y répondre. Mais où vont-ils chercher tout cela, on se le demande. Nous allons commencer par Christine, honneur aux dames.

Christine : Pourquoi Dieu a-t-il choisi l'époque qu'il a choisie pour envoyer un sauveur ?

Frédéric : Cela commence bien.

Julien : Je ne crois pas en Dieu.

Frédéric : La question est tout de suite réglée.

Antoine : Moi j'y crois. (après avoir réfléchi) Je pense qu'à cette époque-là, il y avait beaucoup de batailles et c'est pour ça que Dieu nous a envoyé Jésus-Christ.

Julien : Si votre Dieu avait envoyé un sauveur à chaque fois que l'homme s'était battu, vous ne sauriez plus où les mettre et la plus grande cathédrale ne suffirait pas à les caser tous.

Antoine : Il l'a seulement fait pour la première. Après, ça ne servait à rien.

Christine : C'est vrai que les conflits ont toujours existé et comme l'a si bien écrit Pierre Lambère, l'écrivain, dans son livre « Les conflits du monde » : « Le monde est l'ensemble de pays qui pour se rassembler se suppriment. » Je pense que Dieu a envoyé Jésus-Christ à ce moment-là et pas à un autre, car les croyants réclamaient et attendaient un sauveur. Et il désirait peut-être un fils, comme tout un chacun. On pourrait poser la même question pour tout ce qu'a fait Dieu. Pourquoi Dieu s'est révélé à Abraham à ce moment-là et pas à un autre ? Pourquoi a-t-il donné à Moïse ses dix commandements ? Il l'aurait pu le faire plus tôt en les donnant à Abraham. Je crois qu'il avait ses raisons et qu'après tout, nous n'avons ni à les connaître ni à les critiquer. Tout le monde a la liberté et la responsabilité de ses actes et de ses pensées, Dieu en premier.

Frédéric : (à Christine) Merci beaucoup pour cette question très intéressante. Antoine, votre question.

Antoine : (en lisant encore sa feuille) Pourquoi les extraterrestres, qui sont venus sur la Terre avec leur soucoupe volante, ne sont pas encore sortis de leur appareil pour faire notre connaissance ?

Frédéric : Avec cette question, nous partons dans les étoiles, si je peux dire.

Julien : Je ne crois pas aux extraterrestres. Je crois seulement à ce que je vois. Donc j'y croirai quand j'en verrai, comme ce n'est pas le cas.

Christine : Moi non plus je ne crois pas aux ovnis, pour la simple et bonne raison qu'à cause de la distance, ils ne pourraient venir que de notre système solaire. Et on connaît suffisamment toutes ses planètes pour savoir que la vie n'existe que sur notre Terre. Peut-être que la vie est apparue sur des planètes d'autres systèmes solaires ou dans d'autres galaxies, mais n'oublions pas que, de toute façon, la vie apparaît sur une planète très exceptionnellement. En tout cas, vu la distance de ces planètes, il ne nous reste que le rêve et l'imagination. Ce que l'on pense être des ovnis sont sûrement des phénomènes normaux, qui nous apparaissent bizarres car on ne sait rien sur eux, pour le moment.

## S comme radio

Antoine : Moi je pense qu'ils n'ont envoyé que leurs machines pour nous observer, mais qu'ils viendront se faire connaître. Je suis sûr qu'un jour ils nous contacteront et j'espère qu'ils pourront être nos amis, qu'ils ont notre taille.

Julien : S'ils ont la dimension d'une puce, c'est certain que cela risque d'être dur de créer des liens d'amitié.

Antoine : Ça m'étonnerait qu'ils soient si petits, faut pas pousser.

Frédéric : (à Julien) C'est à vous de poser votre question.

Julien : (sans se démonter) Je n'ai pas de questions. Celles auxquelles je ne peux pas répondre, je ne me les pose pas, et c'est ce que font tous les gens sensés. Les autres sont toujours en train de se demander : pourquoi ci, pourquoi ça. Je trouve ce jeu idiot.

Frédéric : (en étant mécontent) Puisque vous n'avez pas préparé de questions, nous allons passer à la séquence suivante.

*Musique. Frédéric se lève et reprend dans sa main droite le micro posé sur le pied.*

Scène facultative et libre :

Frédéric : Je vais maintenant accueillir des artistes qui vont vous présenter un assortiment de leurs talents.

Choix d'activités libres : chansons, musiques, sketches, histoires drôles, poèmes, imitations, etc.

*Musique.*

Frédéric : Nous voilà arrivés à notre dernière séquence. Déjà, que le temps passe vite. Elle s'appelle « Surprise malicieuse ». Quelle est la surprise ? Eh bien, c'est vous. Je vais avoir l'honneur d'interviewer, non pas un artiste ni un de nos trois invités, mais une personne choisie au hasard dans le public qui est venu assister nombreux à notre nouvelle émission. Chaque personne, qui l'a désiré, a reçu à l'entrée un carton numéroté. (en prenant un carton dans une corbeille posée sur la table) Je choisis un numéro dans une corbeille et j'appelle le 33. Comme chez le médecin. Rien ne bouge dans la salle. N'y aurait-il personne qui ait ce numéro ou est-elle partie avant la fin ? Peut-être qu'elle a le trac et ne veut plus venir. Je vais être obligé de reprendre un autre numéro.

*Frédéric reprend un numéro dans la corbeille, puis entend une voix féminine dans la salle.*

Germaine : (avec l'accent du sud-ouest) J'arrive.

Frédéric : Pas besoin d'un autre numéro. Le 33 est une dame âgée qui vient du fond de la salle. Nous allons lui laisser le temps d'arriver jusqu'à la scène et de monter les escaliers. (à Germaine) Je vous aide.

*Frédéric aide la vieille dame avec sa main gauche. Elle arrive sur scène sans se presser et pose son sac à main et son parapluie sur la table. Quand c'est à elle de parler, Frédéric lui tend son micro.*

Frédéric : Bonjour madame.

Germaine : Bonjour Frédéric. Et puis un grand bonjour à toutes mes amies du club.

Frédéric : Comment vous appelez-vous ?

Germaine : Germaine Monet.

Frédéric : Comme le peintre ou comme l'argent en anglais.

Germaine : Je ne connais pas l'anglais. Puis on est en France, parlons français.

Frédéric : L'argent en anglais c'est money, M-O-N-E-Y. Votre nom s'écrit-il comme cela?

Germaine : Non, moi c'est Monet, M-O-N-E-T.

Frédéric : Comme le peintre Claude Monet.

Germaine : Je ne connais pas. J'ai rencontré beaucoup d'hommes dans ma vie – ce n'est pas une espèce en voie de disparition – mais jamais de peintre. Peut-être dans une autre vie.

Frédéric : Est-ce que je peux vous demander votre âge?

Germaine : J'ai 80 ans, ça vous épate!

Frédéric : Vous ne les faites pas. Vous êtes-vous mariée?

Germaine : Oui, mais maintenant je suis veuve. Il n'a pas supporté le choc.

Frédéric : Le choc, quel choc?

Germaine : La dernière guerre. C'est vrai qu'il n'est pas le seul, mais je l'aimais bien quand même. Je l'ai rencontré dans un bal. Vous n'allez pas me croire, mais il m'a choisie parmi toutes les jeunes filles présentes. Il faut dire que j'étais belle quand j'étais jeune. J'étais la plus belle du bal, ce soir-là. Les autres soirs, je ne sais pas, je n'y suis pas allée, puisque j'avais trouvé chaussure à mon pied. J'ai un fils marié et deux petits-enfants qui habitent à Paris.

Frédéric : Vous êtes venus dans la capitale pour leur rendre visite?

Germaine : Oui. En plus, demain c'est l'anniversaire de mon petit-fils, ça se fête.

Frédéric : Évidemment. Si ce n'est trop indiscret, qu'est-ce que vous allez lui offrir?

Germaine : Mais rien. À mon âge on n'offre plus de cadeaux, on laisse des souvenirs.

Frédéric : Et quel est le souvenir que vous allez lui laisser?

Germaine : Ça ne vous regarde pas.

Frédéric : Vous restez plusieurs semaines chez vos enfants?

Germaine : Non, je repars vendredi.

Frédéric : Vous ne restez même pas jusqu'à dimanche? Beaucoup de musées sont gratuits ce jour-là. Vous pourriez visiter le Louvre, par exemple, avec sa belle pyramide.

Germaine : Je ne peux pas. Mes enfants s'en vont en Province tous les vendredis soirs et reviennent chez eux tous les dimanches soirs.

Frédéric : Ils partent en week-end, comme beaucoup de Parisiens.

Germaine : Les Parisiens ne partent pas en week-end, ils s'enfuient en week-end. Alors la mémé, elle est obligée de faire pareil, vous comprenez?

Frédéric : Très bien. C'est dommage.

Germaine : Bien oui que c'est dommage. Je voudrais bien rester une semaine de plus. J'adore assister aux émissions télé, radio, toutes celles avec un public. Les autres, on ne peut pas y aller. Je suis venue plusieurs fois à « Pointor ». J'aime bien votre jeu et vous aussi.

Frédéric : Merci. Cela me touche beaucoup.

Germaine : Est-ce que je pourrais être candidate?

Frédéric : Naturellement, il n'y a aucune limite d'âge.

Germaine : Je prendrais le jardinage et le ménage.

Frédéric : Chaque candidat ne peut choisir qu'un seul thème. Le jardinage serait préférable.

Germaine : Va pour le jardinage. Faudra que je m'inscrive. Je pourrais passer quand ?

Frédéric : Vu la longue liste d'attente, il faudra patienter plusieurs années.

Germaine : Tant que ça. Et bien d'ici là, l'émission n'existera plus.

Frédéric : Elle a beaucoup de succès, elle durera sûrement très longtemps. Avez-vous exercé un métier ?

Germaine : Non, je n'ai jamais travaillé de ma vie, mais je n'ai pas arrêté. Je m'occupais toute seule de ma maison, de mon jardin, j'avais du turbin. C'est que de mon temps, il n'y avait pas de machines qui faisaient le boulot à votre place. Le linge, fallait le laver à la main, et frotter, frotter.

Frédéric : Cela ne vous plaît pas la machine à laver ?

Germaine : Je pense bien que ça me plaît. Si je rencontrais l'inventeur, vous savez ce que je lui ferais ?

Frédéric : Non, pas du tout.

Germaine : Et bien, je lui baiserais les pieds. C'est comme je vous le dis. Parce que vraiment il le mériterait. Les draps en tergal aussi c'est génial et les frigidaires, ça c'est super.

Frédéric : Est-ce que vous pouvez nous narrer un de vos souvenirs ? Est-ce que vous vous en rappelez ?

Germaine : Les souvenirs sont comme Paris, ils flottent mais ne coulent jamais. Je me souviens de tous ceux du temps passé. Par contre, ce que j'ai fait hier, c'est moins clair. Je vais vous raconter le jour où j'ai trompé mon mari pour la première fois. J'étais mariée depuis plusieurs mois, quand un jour je me suis sentie seule. Mon mari était au boulot et mon fils n'était pas encore né. Alors quand un nouveau facteur, qui était très bel homme, est passé, tout de suite j'ai accepté de le revoir. À 5 heures, il est arrivé chez moi. Nous avions le temps, mon mari ne rentrait qu'à 7 heures. Mais voilà, ce soir-là, il est revenu à 6 heures.

Frédéric : Vous n'aviez pas prévu que votre mari rentrerait plus tôt ?

Germaine : Mon bon ami, je ne suis pas une caisse de prévoyance. Il est revenu au moment où nous étions tous les deux dans la chambre. Vous n'allez pas me croire, il n'a même pas été surpris de voir le facteur à cette heure-là dans sa chambre. Je lui ai raconté qu'il faisait une tournée le soir et que nous étions dans la chambre pour signer un reçu. Il a tout avalé. Tout était faux, il n'y avait pas de tournée le soir et il n'y a jamais eu de reçu.

Frédéric : Si vous étiez en petite tenue, c'est plutôt incroyable qu'il ait admis une chose pareille.

Germaine : Là quand même il m'aurait jamais cru. Mais comme nous étions habillés, il a tout gobé.

Frédéric : Vous n'avez plus invité le facteur chez vous après cet épisode ?

Germaine : Pensez-vous. Bien sûr que si. Au contraire, puisque mon mari était idiot, j'aurais été bête de ne pas en profiter.

Frédéric : Et vous lui écriviez ?

Germaine : Je n'avais pas besoin d'envoyer de lettres d'amour, j'étais amoureuse du facteur. Je le voyais tous les jours, sauf le dimanche. Ils étaient durs les dimanches. Pour me consoler, j'allais à l'église et je priais pour lui. Quand j'étais jeune, je haïssais les dimanches, car il n'y avait pas de distribution de courrier. Maintenant c'est la même chose, sauf que je haïs aussi les jours de la semaine, car à part des factures je ne reçois pas de lettres. Si tout ceux ou toutes celles qui m'écoutent dans leur poste voulaient bien m'envoyer des lettres, je leur répondrai, à tous, car chaque lettre mérite une réponse.

Frédéric : Comment votre histoire s'est terminée ?

Germaine : Par Guer.

Frédéric : La guerre s'est déclarée et vous a séparée.

Germaine : Mais non. Par Guer, G-U-E-R, la ville. Il a été muté à Guer.

Frédéric : Vous n'aviez pas honte d'avoir une liaison à cette époque ?

Germaine : Non. Eh, ce n'est pas vous qui avait inventé les cocus, ça existe depuis longtemps.

Frédéric : D'après vos souvenirs, vous avez eu une vie heureuse. On ne vous a pas écrit un destin pénible.

Germaine : Mais on ne m'a rien écrit du tout. J'ai écrit mon destin toute seule, au fur et à mesure. C'est plus sûr de le faire soi-même. Il paraît que nous avons tous notre destin écrit à l'avance. Vous vous rendez compte. Si tous les gens avaient leur destin écrit à l'avance, qu'est-ce que cela ferait comme pages d'écriture !

Frédéric : Merci beaucoup madame. Notre émission est terminée, mais ne vous inquiétez pas, vous retrouverez « Les couleurs de l'arc-en-ciel » mercredi prochain. Quant à moi, je voulais remercier nos trois invités d'avoir participé à la première de notre nouvelle émission et je vous donne rendez-vous à 19 h 30 à la télé pour mon jeu « Pointor ». Au revoir à tous et bon après-midi.

*Musique.*

Germaine : (à Frédéric) J'attends que le public soit sorti, je ne veux pas être bousculée.

Frédéric : D'accord.

*Germaine s'assied avec peine sur la chaise de Frédéric tandis que Julien, Antoine et Christine se lèvent et viennent devant la table (de gauche à droite : Julien, Antoine, Christine et Frédéric). Pendant que Frédéric parle à Julien, Germaine met son sac sur ses genoux et ramène son parapluie près d'elle.*

Frédéric : (à Julien principalement) Comme je l'ai dit au début de l'émission, « Radio S » fête ses dix ans d'existence toute la journée. Vous êtes invités tous les trois.

Julien : Je suis pressé, Nathalie m'attend.

Frédéric : Vous pouvez téléphoner à votre compagne, si vous le désirez, pour la prévenir que vous serez un peu en retard. Des journalistes et des photographes sont présents, ce serait dommage de ne pas en profiter.

Julien : J'ai beaucoup de choses à faire avant mon spectacle de ce soir, je ne peux pas y aller.

Frédéric : On ne refuse pas d'articles ni de photos dans les magazines.

Julien : Vous savez, si je les avais acceptées toutes, je n'aurais fait que cela dans ma vie et je ne serais ni une star de la chanson ni une star de ciné. Faut choisir : travailler pour soi ou pour les journalistes.

Frédéric : (à Christine) Vous viendrez bien à la fête ?

Christine : Volontiers. Je n'ai personne qui m'attend et mon après-midi est libre.

Frédéric : (à Antoine) Et vous aussi ?

Antoine : J'avais prévu d'aller au ciné, à moins que je puisse y rencontrer un patron de chaîne télé, ce qui m'étonnerait beaucoup.

Julien : Cela m'étonnerait aussi, ils ont des choses à faire qui sont beaucoup plus importantes.

Frédéric : (à Germaine) Maintenant vous devez quitter la salle.

*Germaine se lève et prend ses affaires dans sa main gauche.*

Germaine : (à Frédéric) Au revoir Frédéric. Votre nouvelle émission me plaît bien, je reviendrai.

*Germaine serre la main de Frédéric.*

Frédéric : (à Germaine) Vous pouvez venir à toutes les émissions, il y a toujours besoin de public.

Germaine : (à Frédéric) Ça ce n'est pas possible, j'habite loin de Paris. Biarritz, ce n'est pas la porte d'à côté. (à Christine en lui serrant la main) J'ai été très contente de vous rencontrer. Je n'ai pas lu vos livres mais je vous ai vue plusieurs fois à la télé, vous êtes instruite, vous en connaissez des choses.

Christine : (à Germaine) Je suis heureuse de vous connaître. Je vous ai trouvé formidable dans l'interview.

Antoine : (à Germaine) Moi aussi, j'ai adoré vos répliques et votre franc-parler.

Germaine : (à Antoine) Si à mon âge on ne dit pas ce que l'on pense, on ne le dira jamais.

Antoine : (à Germaine) Au revoir madame. Rentrez bien chez vous. Euh, chez votre fils.

*Antoine serre la main de Germaine.*

Germaine : (à Antoine) Je vous remercie. Au revoir Antoine. Vous pouvez me croire, je m'en souviens bien de votre médaille d'or aux Jeux olympiques.

Antoine : (à Germaine) Et moi donc !

Germaine : (à Julien en lui serrant la main) Au revoir M. Julien. Mes amies ne vont jamais me croire quand je vais leur dire que je vous ai rencontrée.

Julien : (à Germaine) Vous voulez un autographe pour leur prouver que c'est vrai ?

Germaine : (à Julien) Mais elles me croiront sans cela. C'est que je ne suis pas une menteuse.

Julien : (à Germaine) Je suis enchanté d'avoir fait votre connaissance.

Germaine : (à Julien) C'est l'avantage d'être inconnu. On connaît les connus mais les connus ne nous connaissent pas. (à tous) Au revoir. Bonjour chez vous.

*Pendant que Germaine descend l'escalier, Frédéric parle à Julien.*

Frédéric : Vous ne voulez vraiment pas profiter du buffet.

S comme radio

*Germaine, en bas de l'escalier, se retourne d'un seul coup puis remonte les marches.*

Frédéric : (à Julien) Il y a tout un assortiment de gâteaux apéritifs, de petits fours, de réductions. Pour y goûter, cinq minutes suffisent.

Germaine : (à Frédéric) Vous n'avez pas parlé de buffet? Je peux goûter aux petits fours, j'adore ça? Et puis j'ai un petit creux et je voudrais bien le boucher. Pour revenir chez mon fils, j'ai vraiment besoin d'un gâteau pour me donner des forces, même plusieurs si c'est possible.

Antoine : (à Germaine) Il ne faut jamais faire des efforts le ventre creux. Vous avez raison madame.

Germaine : (à Frédéric) Alors je peux?

Frédéric : (à Germaine) Si vous voulez. C'est la deuxième porte à droite.

Germaine : Merci j'y vas, même j'y cours. Ah, j'y aurai couru si j'avais encore mes jambes de 20 ans. Petits fours, j'arrive!

*Germaine sort en tenant toujours ses affaires.*

Frédéric : (à Julien) Vous pouvez quand même rester cinq minutes.

Julien : (à Frédéric) Les cinq minutes risquent de se transformer en une heure, je préfère m'en aller.

Antoine : (à Frédéric) Moi aussi, je vous quitte.

Julien : Je prends mon manteau dans la pièce d'à côté et je m'en vais.

*Antoine met son sac banane autour de sa taille et se dirige avec Julien vers les coulisses.*

Antoine : (à Frédéric et à Christine) Salut, à la prochaine.

Frédéric : (à Julien et à Antoine) Attendez.

*Julien et Antoine s'arrêtent.*

Frédéric : (à Julien et à Antoine) Vous ne pouvez pas sortir, les entrées sont bloquées.

Julien : (à Frédéric) Bloquées?

Antoine : (à Frédéric) Comment ça bloquées?

Christine : (à Frédéric) Et par qui?

Frédéric : Par... des... policiers.

Julien : (à Frédéric) Pourquoi la police bloquerait les entrées de « Radio S »?

Frédéric : Pour que personne ne sorte, évidemment.

Antoine : Pourquoi on ne pourrait pas sortir, c'est débile.

Frédéric : Parce qu'on doit tous attendre ici dans ce studio, évidemment.

Julien : Attendre. J'ai horreur d'attendre.

Christine : On attend qui?

Antoine : Les extraterrestres?

Frédéric : Non. Les policiers, évidemment.

S comme radio

Antoine : (à Frédéric) Et pourquoi doit-on attendre les flics ?

Frédéric : Pour être interrogé, évidemment.

Julien : (à Frédéric) Vous ne pouvez pas dire autre chose qu'évidemment. À la longue, votre évidemment est énervant.

Antoine : (à Frédéric) Je n'ai rien à leur dire, moi. Et vous ? Vous avez commis un péché et vous voulez vous faire pardonner.

Julien : À ce moment-là, c'est un curé qu'on appelle.

Christine : Laissez-le parler, sinon on ne saura jamais rien. L'écrivain Paul Durand a écrit dans « La pipelette » : « Écouter, c'est parler quand les autres se taisent et parler, c'est ne pas écouter ceux qui se taisent. » Vous devriez apprendre cette phrase par cœur. On vous écoute M. Lamy.

Frédéric : Personne ne peut sortir du bâtiment car... le directeur a été kidnappé.

Julien : Kidnappé. Le directeur de « Radio S » a été kidnappé ?

Frédéric : Pas celui de la Banque de France.

Christine : (à Frédéric) Quand cela s'est-il passé ?

Frédéric : Pendant l'émission.

Julien : (à Frédéric) Et comment vous êtes au courant puisque vous n'êtes pas sorti de ce studio.

Frédéric : Par le réalisateur. Il m'a raconté l'affaire dans mon casque.

Antoine : (à Frédéric) Et c'est maintenant que vous nous le dites ?

Christine : (à Frédéric) Vous auriez pu nous prévenir plus tôt.

Frédéric : Je n'ai pas voulu vous inquiéter inutilement et jamais je ne vous l'aurai appris si vous n'aviez pas voulu partir.

Julien : C'est sympa. On aurait eu l'air fin au buffet.

Antoine : Ça c'est vrai. On se serait marrés et les autres nous auraient vraiment trouvés malpolis. D'ailleurs, comment se fait-il qu'il y ait quand même un buffet ? Pendant que leur patron est aux mains de ravisseurs, qu'il va peut-être se faire couper la tête, ses employés s'empiffrent. C'est du joli.

Frédéric : Le buffet était prévu depuis longtemps.

Julien : Je préfère savoir que M. Panson a été kidnappé que de rester dans l'ignorance.

Antoine : Moi aussi. Je vais rater une séance de mon film et puis c'est tout. Ah j'espère. Ça ne va sûrement pas durer longtemps.

Julien : C'est jamais du rapide avec la police.

Christine : (à Frédéric) On peut aller au buffet quand même ? Les événements ça creuse.

Frédéric : (à Christine) Naturellement, tant que vous restez dans le bâtiment.

Antoine : (à Christine) Qu'est-ce que je disais ? Vous pouvez manger deux parts, il y en a une de trop.

S comme radio

*Christine prend son sac cabas, puis s'apprête à sortir, quand une dame mal coiffée arrive sur scène portant sur elle un tablier qui cache ses vêtements. Seul son pantalon est visible. Intriguée, Christine revient et pose son sac.*

Lorette : (à Frédéric) Bonjour Frédo.

Frédéric : (à Lorette, mécontent) Je ne m'appelle pas Frédo.

Lorette : Oh excusez-moi, mais tout le monde vous appelle comme ça dans votre jeu et vous ne dites jamais rien.

Frédéric : Nous ne sommes pas à la télé.

*Lorette reconnaît Julien sans trop croire que c'est bien la star qu'elle adore.*

Lorette : (à Antoine et à Christine) C'est bien Julien Fouriel?

Antoine : Oui. L'unique, le seul et le vrai Julien Fouriel.

*Lorette se précipite sur Julien.*

Lorette : (à Julien) Oh que je suis contente de vous voir. Vous me faites rire, je suis souvent pliée en trois, même en quatre. Mon mari a dû vous en parler, il vous rencontre dans des soirées. Moi j'y vais pas, j'aime pas tous ces gens qui essayent de se causer alors qu'il y a une musique d'enfer. Moi j'y arrive pas. De toute façon, je suis insortable.

Julien : (à Lorette) Qui est votre mari?

Lorette : M. Panson, le patron de « Radio S ».

Julien : Je suis vraiment désolé. Je compatis à votre peine.

Lorette : (ne comprenant rien) Merci monsieur. (à Frédéric) Je cherche mon mari, vous ne l'avez pas vu?

Frédéric : Non.

Julien : Il a été kidnappé madame.

Lorette : Ô mon Dieu.

Julien : Mais je le connais, il s'en sortira. Il trouvera une solution pour se libérer de ses agresseurs.

Christine : (à Lorette) Je sais bien que c'est facile à dire mais il ne faut pas vous inquiéter, cela ne sert malheureusement à rien.

Lorette : (en quittant la scène) Ô mon Dieu, ô mon Dieu, ô mon Dieu.

Frédéric : Il ne fallait pas lui dire.

Christine : Si nous ne l'avions pas prévenue, les policiers l'auraient fait.

Julien : C'est bizarre qu'elle n'était pas déjà au courant.

Antoine : Peut-être que les flics pensent qu'elle est chez elle et non ici.

Frédéric : Certainement, elle vient rarement à la radio. Heureusement d'ailleurs, parce que c'est une andouille de première. Même si on la vidait de toute son idiotie, elle serait toujours aussi bête.

Christine : Les gens bêtes, pour moi, sont ceux qui ne supportent pas la bêtise.

Frédéric : (à Julien) Tout cela pour vous dire qu'elle est pour nous un véritable calvaire. On la supporte parce que c'est la femme du directeur, sinon...

Julien : À la voir, on comprend pourquoi M. Panson n'emmène jamais sa femme aux grandes soirées.

Antoine : Elle ressemble plus à un épouvantail à moineau qu'à la femme d'un patron. Les flics auraient eu du mal à deviner qui elle était. À leur place, je l'aurais prise pour la femme de ménage, et encore. Maintenant, elles sont habillées et coiffées comme des secrétaires, on ne peut plus les reconnaître.

Christine : Ce n'est pas gentil de critiquer une femme à qui l'on vient de kidnapper son mari. Pauvre femme. Si on avait kidnappé mon époux, je serais complètement perdue.

Julien : Je me demande bien pourquoi l'a-t-on kidnappé lui. La plupart du temps, on le fait pour de l'argent, (à Frédéric) mais à ma connaissance M. Panson n'a ni fortune ni parents fortunés.

Frédéric : Je n'en sais rien, je ne suis jamais allé regarder dans son portefeuille.

Christine : Les kidnappeurs veulent peut-être qu'on parle d'eux. En kidnappant une personne des médias, ils ont plus de chance qu'on parle de leur exploit et on en parlera plus longtemps.

Antoine : Et si c'était des extraterrestres ?

Julien : Venir de si loin pour kidnapper une personne, je ne vois pas leur intérêt.

Antoine : Pour faire notre connaissance, ils n'ont que cette solution.

Christine : C'est impossible qu'ils puissent venir sur Terre.

Antoine : Mais si c'est possible. J'espère que les flics ne les trouveront pas et, s'ils les trouvent, qu'ils ne leur mettront pas les menottes.

Julien : Ils auront du mal à le faire s'ils n'ont pas de mains.

Antoine : Alors là ce serait marrant. À peine descendu de leur vaisseau spatial, les flics leur diraient : Police, je vous arrête et ils sortiraient leurs menottes en cherchant un endroit pour les mettre. S'ils ont la forme d'un rectangle, les flics n'auront plus qu'à se rhabiller et à ranger leurs instruments de torture dans leurs frocs. Ça serait bien fait pour eux.

Christine : Vous racontez n'importe quoi. Vous devriez écrire, vous avez de l'imagination.

Antoine : Peut-être, mais je ne sais pas écrire. J'ai déjà bien du mal à faire la lettre d'introduction du maire pour le magazine de mon village qui paraît une fois par an.

Christine : Je pourrais vous aider, si vous voulez.

Antoine : Je pense bien que je veux parce que, pour moi, c'est une corvée.

Christine : Vous me téléphonerez vos idées et j'écrirai votre lettre.

Antoine : Merci, vous êtes gentille.

Christine : Si vous ne voyez pas d'inconvénients, je vais au buffet.

*Christine prend son sac et s'apprête à quitter la scène quand un monsieur arrive. Curieuse, elle ne sort pas. En apercevant son directeur, Frédéric fait la tête. Julien reconnaît M. Panson.*

Julien : (en bégayant) Monsieur Panson.

Christine : Le directeur ?

Antoine : Comment sont les extraterrestres? Ont-ils des mains?

*Victor est surpris, puis pense à une blague.*

Victor : (à Antoine) Les extraterrestres sont verts, petits et d'une pièce, c'est bien connu. (à Julien, à Christine et à Antoine) Je vous remercie d'être de la fête, mais il ne faut pas rester là, il faut y aller. J'avais demandé à Frédéric Lamy de vous convaincre de rester.

Julien : (à Victor) Il a été très convaincant.

Frédéric : (à Victor) Vous avez vu votre femme? Tout à l'heure, elle vous cherchait, elle était toute affolée.

Victor : Elle s'affole souvent pour pas grand chose. Elle n'a sûrement rien de grave à m'apprendre. Nous allons dîner ce soir chez des amis. Si cela se trouve, ce n'est que l'heure du rendez-vous qui a changé, quelque chose dans ce genre-là. Je vous remercie, je vais la chercher.

*Victor sort.*

Julien : (à Frédéric) Vous vous êtes bien amusés j'espère. Je préfère rentrer chez moi que d'être en compagnie d'individus de votre espèce, des menteurs complètement inconscients.

Antoine : Je suis de votre avis. Je n'aime pas le mensonge et les menteurs, je pars au ciné voir mon film.

Christine : (à Frédéric) Je serais rester avec plaisir à votre fête, mais pas après avoir inventé une histoire pareille. Vous m'avez fait peur avec votre kidnapping. Tout cela pour qu'ils aillent à une fête. Je suis bien contente de quitter Paris demain. Il y a des limites au mensonge. Au revoir.

Julien : Il ne mérite même pas un adieu.

Antoine : (à Frédéric) Pour voir les patrons de chaînes télé, je me débrouillerai tout seul.

Frédéric : Zut.

*Antoine prend son sac banane sur la table et le met à sa taille. Il quitte la scène en compagnie de Julien et de Christine qui porte son sac cabas.*

Frédéric : Qu'ils aillent au diable.

## Acte II

Frédéric : Qu'ils aillent au diable. Ils sont trop bêtes, et quel caractère! Pas un vaut mieux que l'autre. La star qui ose me traiter de menteur, alors qu'il a menti pendant toute l'émission. Il a fait des tournées dans le monde entier... qui n'ont pas dépassé Monaco! Et il ose affirmer qu'il écrit lui-même ses spectacles, alors qu'à part les enchaînements, il n'a jamais rien écrit. Quant au maire de pacotille, il s'imagine qu'il suffit d'être sur une antenne pendant une heure pour retrouver la gloire. S'il savait pourquoi on l'a invité. L'équipe n'a trouvé personne d'autre qui soit née la même année que Julien Fouriel, à part cet écrivain. Quant à son projet, aucune chaîne n'embauchera un vieux pour des émissions sportives, même si ce vieux avait toutes les médailles du monde. En tout cas, je ne veux pas lui servir d'intermédiaire et passer pour un idiot. Ce n'est pas étonnant qu'il croit à sa gloire retrouvée, puisqu'il croit aux ovnis, c'est la même chose. Quant à l'écrivain, parce qu'elle s'appelle Nobel, elle pense tout savoir. Elle se croyait dans une émission scientifique. Elle m'a bien fait rire avec ses citations de soi-disant écrivains. C'est « Madame je sais tout ».

S comme radio

*Julien, Antoine et Christine entrent dans le studio pendant la dernière phrase de Frédéric.*

Frédéric : Si vous êtes revenus pour me réprimander, vous pouvez tout de suite faire demi-tour, car je n'écouterai aucun de vos reproches.

Julien : (à Frédéric) Excusez-moi d'avoir été si dur, je me laisse souvent emporter. Nous sommes revenus car les entrées sont bloquées.

Antoine : Bloquées pour de bon.

Frédéric : (sérieusement) Par qui, des Martiens ?

Antoine : Non, des manifestants, dommage. Ce n'est pas encore aujourd'hui qu'ils viendront nous dire bonjour. J'attendrai.

Frédéric : Si les entrées sont bloquées, je ne vous ai pas menti. J'ai eu une prémonition.

Antoine : Sauf que ce ne sont pas des flics.

*Antoine décroche son sac banane de sa taille et le pose sur la table. Il s'assied et les autres en font autant (ils sont assis comme pendant l'émission). Christine pose son sac cabas près d'elle.*

Antoine : (à Frédéric) Vous parliez tout seul ?

Frédéric : Parler tout seul c'est penser tout haut, et tout le monde pense, sauf les imbéciles.

Antoine : Oh la la.

Christine : (à Frédéric) Qui est « Madame je sais tout » ?

Frédéric : (à Christine) Personne, vous ne la connaissez pas.

*Germaine arrive sur scène avec ses affaires qu'elle pose sur la table.*

Frédéric : (à Germaine) Vous n'êtes pas encore partie ?

Germaine : Non, je suis toujours là.

Julien : Vous auriez dû sortir avec le public, vous ne seriez pas bloqués avec nous.

Germaine : J'ai bien fait de rester, les petits fours étaient excellents, mais je n'ai pas pu avoir la recette, personne ne la connaissait.

Christine : Il en reste, des petits fours ?

Germaine : Je pense bien, il y en a une véritable montagne.

Antoine : Pendant tout ce temps, si vous n'avez pas avalé tout le buffet, vous avez dû papoter avec tous les employés de « Radio S ».

Germaine : Non, même pas. Figurez-vous qu'après avoir mangé des petits fours, je suis allée aux toilettes et je me suis endormie sur le siège. C'est que j'ai l'habitude de faire la sieste tous les après-midi.

Antoine : Les toilettes ne sont pas un endroit idéal pour se reposer. Ce n'est pas très confortable.

Germaine : Moi je préfère un bon lit, mais avec l'émission à 14 h, je n'ai pas eu le temps.

Antoine : (à Frédéric) Il faut retarder l'émission, sinon les mamies ne peuvent pas faire leur sieste.

*Frédéric ne répond pas.*

Julien : Vu le jour de diffusion de l'émission, seuls les enfants et les personnes du troisième âge peuvent l'écouter, ce qui réduit considérablement l'audience. Avec cette heure-là, il ne reste plus grand monde, parce que toutes les personnes du troisième âge font la sieste.

Antoine : Je n'aime pas ce terme de « personnes du troisième âge », car il n'y a pas de quatrième âge. Je trouve que c'est plus gentil de les appeler les personnes âgées. Ça fait moins administratif.

Christine : « Les personnes âgées sont ceux qui ont dans les yeux la joie d'un enfant sans avoir l'âge. »

Frédéric : (à Christine, curieux) Cette citation est de quel écrivain ?

Christine : De Christine Nobel.

Antoine : C'est drôlement juste. (à Germaine) Si je comprends bien, vous vous êtes rattrapée dans les toilettes ?

Germaine : Bien oui. Ça m'a reposée, je suis en pleine forme, je ferais le marathon de Paris.

Christine : Vu les circonstances, c'est impossible.

Germaine : Ce qui est bizarre chez moi, c'est que la nuit je n'arrive pas à dormir, mais l'après-midi, je dors comme un bébé.

Christine : Vous faites des insomnies ?

Germaine : Oui, alors comme je ne dors pas, je m'occupe comme je le peux dans mon lit.

Antoine : En quoi faisant, en tricotant ?

Germaine : Non. Tricotez couché et en plus dans le noir, ce n'est pas évident. On voit que vous n'y connaissez rien en tricot. Par exemple, en suivant les aiguilles de mon réveil – j'ai un réveil lumineux – je prends mon pouls. C'est idiot mais ça passe le temps, parce que c'est long quand on attend.

Julien : À qui le dites-vous.

Germaine : Vous faites quoi là ?

Julien : Rien madame, on ne fait rien, on s'ennuie.

Germaine : Mais s'ennuyer ce n'est pas ne rien faire, c'est faire ce que l'on a pas envie de faire au moment où on le fait, ce n'est pas pareil.

Julien : J'attends madame et comme j'ai horreur de cela, je m'ennuie.

Germaine : C'est normal que vous ne soyez pas patients, vous avez assez attendu pour être star. Maintenant que vous l'êtes, vous ne voulez plus attendre.

Julien : Oui, sauf que je suis devenu une star très rapidement.

Germaine : Ah bon. Je ne me souviens pas de vous avoir vu jeune.

Julien : Non, c'est vrai que cela n'a pas été si rapide. Quand une chose est passée, on a toujours l'impression qu'elle est arrivée vite, mais quand on y était, on avait l'impression du contraire.

Germaine attend debout, sans se poser de questions. Les autres sont assis. Victor arrive sur scène.

Victor : Je n'ai pas trouvé ma femme, c'est incroyable.

Antoine : Elle est pourtant reconnaissable avec son tablier.

Germaine : Je viens de la voir, si celle dont vous parlez a une coiffure quelque peu dérangée.

Julien : C'est le moins qu'on puisse dire.

Victor : (à Germaine) Et où est-elle ?

Germaine : (à Victor) Elle est dans un endroit où vous ne pouvez pas aller monsieur, car sur la porte il y a marqué « Dame ». Vous voulez que j'aille la chercher ? Si elle est encore là, parce que d'habitude on ne reste pas longtemps dans ces endroits-là.

Antoine : À moins d'y faire la sieste.

Germaine : (à Victor) Alors j'y vais monsieur ?

Victor : (à Germaine) Ce n'est pas la peine. (à Frédéric) Qui est cette dame ?

Frédéric : (à Victor) C'est la spectatrice que j'ai interviewée dans l'émission.

Victor : (à Frédéric) Et pourquoi n'est-elle pas sortie avec le public ?

Frédéric : (à Victor) Parce qu'elle a voulu profiter du buffet et comme elle a été bien dans l'interview, je trouvais qu'elle l'avait mérité.

Victor : C'est bien dommage, car elle est bloquée ici maintenant. Des manifestants bloquent les deux entrées, personne ne peut sortir.

Julien : Nous sommes au courant.

Germaine : Pas moi. Mais ça ne m'étonne pas. À Paris, on ne peut pas faire deux pas sans tomber sur une manif, à tel point qu'on n'y fait même plus du tout attention, ça fait partie du décor. Il n'y a pas deux solutions, il n'y en a qu'une : attendre. Quand on n'a plus ni la force ni la jeunesse, il nous reste la patience et l'expérience. C'est déjà ça. Ça peut toujours servir, la preuve.

Julien : J'ai horreur d'attendre.

Germaine : Vous ne devriez pas. Attendre c'est vivre. On ne fait même que ça. Bébé on attend son biberon, enfant la sortie des classes, adulte la retraite et quand enfin on a le droit à cette retraite tant attendue, on attend le grand voyage, le plus beau puisque personne n'en revient. Ils doivent drôlement aimer le pays où ils sont arrivés pour n'avoir que l'envie d'y rester et ne jamais revenir. Vraiment, notre meilleur moyen de défense, c'est la patience. Vous pouvez me croire, ils en auront marre avant nous. Et puis avec tous les vivres qu'on a, on peut tenir le siège pendant des jours. On les aura à l'usure.

Victor : C'est vrai qu'on a de la chance qu'ils aient choisi aujourd'hui. Il y a assez de nourritures et de boissons pour pouvoir rester plusieurs jours sans crever de faim ni de soif. Vous n'avez pas à vous inquiéter.

Christine : On ne s'inquiète pas, mais je n'ai aucune envie de rester pendant des jours dans ce studio. Je dois repartir demain matin chez moi. Ma place est réservée depuis deux mois et vu la difficulté que c'est pour obtenir un billet, je n'ai aucune intention de louper mon train.

Frédéric : (à Christine) Vous devriez louer une voiture, c'est mieux que le train.

Antoine : À condition qu'elle n'est pas de panne avec.

Julien : Ou qu'elle tombe sur un bouchon. Tout cela c'est bien joli, mais si vous n'étiez pas au courant, je vous le dis : j'ai un spectacle ce soir, à 21 heures précises. Je ne dois pas être en retard.

## S comme radio

Victor : (à Julien) Je sais bien et je suis désolé. Les manifestants partiront sûrement bientôt et vous serez libres. (à Frédéric) Vous pourriez laisser votre chaise à madame.

*Frédéric se lève et Germaine s'assied avec peine à sa place aidé par Victor.*

Germaine : C'est la jeunesse qui s'en va. Merci messieurs.

Victor : Moi-même, j'ai rendez-vous à 20 h chez des amis et Frédéric doit animer son jeu à 19 h 30.

Frédéric : (en s'asseyant sur le coin gauche de la table) J'y serai.

Victor : Je vous préviendrai quand les manifestants seront partis. Passez une bonne fin d'après-midi quand même.

*Victor s'apprête à sortir quand Lorette arrive sur scène mieux coiffé et sans son tablier.*

Lorette : (à Victor) Vivi, ce que j'ai eu peur, ce que j'ai eu peur. C'est vrai, on t'a pas kidnappé?

Victor : (à Lorette) Non. Ne m'appelles pas Vivi.

Lorette : (à Victor) Victor, ce que j'ai eu peur, ce que j'ai eu peur. J'ai vu à la télé des manifestants se diriger vers « Radio S », alors je suis sortie tout de suite de notre immeuble et puis j'ai couru. Et puis je suis arrivée avant eux. Et puis je voulais te prévenir qu'ils venaient ici. Et puis je t'ai cherché partout. Et puis Julien Fouriel m'a dit que tu avais été kidnappé. Et puis des employés m'ont dit qu'ils venaient de te voir. Alors j'y comprenais plus rien. Mais maintenant je comprends que Julien Fouriel est un menteur.

Julien : (à Lorette) Madame je suis désolé de vous avoir effrayé, mais M. Lamy nous avait raconté cette histoire de kidnapping pour que nous restions à la fête. Je croyais vraiment que cette histoire était vraie. On y croyait tous les trois.

Victor : (à Frédéric) Vous exagérez quand même.

*Julien se lève et laisse sa chaise à Lorette.*

Julien : (à Lorette) Prenez ma chaise madame, vous avez besoin de vous asseoir après toutes ses émotions.

Lorette : (à Julien en s'asseyant) Oh merci. Je suis désolée de vous avoir traité de menteur. Vous êtes vraiment un homme charmant.

Antoine : (à Lorette) Pourquoi vous n'avez pas téléphoné à votre mari, ça aurait été plus rapide et vous ne seriez pas bloqués avec nous?

Lorette : J'y ai pas pensé. Je voulais seulement lui dire qu'il sorte du bâtiment, avant que ces bandits n'arrivent.

Julien : (à Lorette) Vous auriez pu nous le dire tout à l'heure. On serait sortis et nous ne serions pas bloqués dans ce studio.

Lorette : (à Julien) J'y ai pas pensé, je suis désolée. J'ai pensé qu'à mon mari.

Antoine : (à Lorette) Vous n'êtes pas responsable madame. C'est à cause du mensonge de Frédéric que nous sommes encore là, et non de votre faute. (à Germaine) Pour madame, c'est à cause de sa gourmandise.

Germaine : Je ne suis pas gourmande. J'aime manger, ce n'est pas pareil. De toute manière, la gourmandise n'est pas un péché.

## S comme radio

Antoine : (à Germaine) Peut-être, mais elle vous a empêché de partir avec les autres. En ce moment, vous seriez avec vos enfants.

Germaine : Non, parce que mes enfants sont encore au turbin. Alors tant qu'à choisir, je préfère cent fois mieux être avec vous tous ici, que d'être seule chez mon fils.

Antoine : Ça c'est gentil. En fin de compte, vous avez raison, nous sommes très bien là.

Germaine : Et puis, vous avez besoin de moi pour vous remonter le moral.

Julien : (à Victor) Vous ne pensez pas que les manifestants attendent que je sorte. Peut-être ne veulent-ils pas que je fasse mon spectacle ce soir à l'Olympia, ou veulent-ils me kidnapper pour obtenir une rançon.

Antoine : Ce qui est sûr, c'est qu'ils ne sont sûrement pas venus pour moi. Je suis parti dans les oubliettes.

Christine : Ne vous sous-estimez pas, Antoine, j'admire beaucoup vos exploits sportifs.

Julien : Si je sortais, vous seriez libres.

Victor : (à Julien) Je ne pense pas qu'ils manifestent à cause de vous. Ils ont des pancartes, mais nous sommes trop loin pour arriver à les lire.

Lorette : À la télé, je les ai vues.

Christine : Que disaient-elles ?

Lorette : Je sais pas, je les ai pas lues. Je suis partie tellement vite que j'ai oublié de fermer la porte à clé. J'ai déjà pas grand chose dans la tête mais si en plus ça sort, c'est la fin de tout.

Frédéric : C'est l'Apocalypse.

Lorette : Non, mais c'est catastrophique de ne pas avoir fermé ma porte.

Victor : (à Lorette) Mais tu as dû la fermer par habitude et tu ne t'en souviens pas.

Lorette : Mais si je m'en souviens. C'est incroyable, jamais je mens et jamais on me croit, vous comprenez ça vous. Alors que les menteurs racontent toujours des âneries et on les croit toujours. Il y a quand même des injustices.

Julien : (en regardant Frédéric) Jamais on ne devrait croire les menteurs.

Lorette : Je l'ai pas fermé, je sais. C'est pas grave, je venais de faire le ménage.

Antoine : Vous avez peur que les voleurs se salissent les mains ?

Lorette : Non, mais je veux pas qu'on rentre chez moi quand j'ai pas nettoyé.

Antoine : Vous avez peur qu'ils disent que c'est sale chez vous ?

Lorette : Oui. C'est pour ça que je fais toujours mon ménage à fond avant de partir en vacances.

Antoine : Comme ça, vous pouvez déclarer aux flics que la poussière n'a pas pu commettre le vol.

Victor : J'espère que nous n'aurons rien à déclarer. Je vous laisse. Nous n'avons pas arrêté la diffusion des émissions. Je reviendrai. Est-ce que vous pouvez vous occuper de ma femme ?

Germaine : On s'en occupe.

*Victor sort.*

## S comme radio

Christine : J'ai une de ces faims, je vais au buffet. En tout cas, j'espère que j'y arriverai cette fois.

*Christine sort. Frédéric se précipite sur la chaise à Christine et Julien, qui est arrivé trop tard, reste debout.*

Antoine : Je vais encore rater une séance de mon film. Je n'arriverai pas à le voir aujourd'hui si ça continue.

Frédéric : Quel film vous vouliez aller voir ?

Antoine : « Le poulet rôti. » C'est une comédie policière.

Julien : Pourquoi voulez-vous absolument voir celui-là ? Il y en a d'autres de très bien.

Antoine : Peut-être mais celui-là a eu une bonne critique.

Julien : « L'amour enivrant » aussi. Un journal a écrit : « Un chef-d'œuvre grandiose. » On ne peut pas faire mieux. Et il est allé à Cannes. Nous avons eu le grand privilège de monter les marches.

Antoine : Et alors, chez moi je monte des escaliers toute la journée, ça ne me procure pas un plaisir inoubliable.

Julien : Dans mon film, il y a pleins de stars qui ont Paris à leurs pieds.

Lorette : Ils ont raison. Le meilleur moyen de transport à Paris ce sont ses pattes.

Germaine : Avoir Paris à ses pieds, c'est être connu, être à la mode, pas marcher à pied.

Lorette : Ah bon.

Antoine : Moi aussi j'ai Paris à mes pieds.

Julien : Vous n'avez rien du tout. Vous l'avez peut-être eu quand vous avez reçu la médaille d'or aux Jeux olympiques, mais cela n'a sûrement duré que quelques semaines.

Antoine : Je vous assure que j'ai Paris à mes pieds. J'ai un plan de Paris sous mon lit... par nostalgie, mais surtout parce que mon lit est avec des tiroirs.

Julien : Vous avez aussi, je présume, sous votre lit un plan du Palais du festival.

Antoine : Non pourquoi, je devrais.

Julien : Si vous préférez un film idiot à un film historique, libre à vous.

Antoine : Je suis sûr que votre film est très bien, mais moi après avoir vu la bande-annonce, je ne veux pas aller le voir. Je trouve que c'est trop violent et il y a trop de sang à mon goût.

Julien : L'histoire de France est violente et ensanglantée, on ne va pas la changer pour vous.

*Julien sort.*

Antoine : Je suis d'accord, je n'ai pas dit le contraire. Je préfère rire au ciné que pleurer, c'est tout.

Frédéric : Je ne vais plus au cinéma. Quand on a vu les bandes-annonces, on a l'impression d'avoir vu tout ce qu'il y avait d'intéressant dans le film.

Lorette : Moi j'aime que les vieux films, car maintenant à part téléphoner, taper sur un ordinateur et faire l'amour, c'est tout ce qu'ils savent faire.

Antoine : Vous, si vous n'existiez pas, faudrait vous inventer.

S comme radio

Lorette : C'est pas la peine de m'inventer, j'existe. Ça parle de quoi votre film ?

Antoine : C'est l'histoire d'un réparateur de télé au chômage qui va rejoindre son fils, inspecteur en chef, sur son île et l'aider dans sa tâche pour retrouver un kidnappeur d'enfant.

Germaine : Eh bien c'est gai.

Antoine : C'est fait sur un ton comique.

Lorette : Et qu'est-ce qu'il va leur arriver ?

Antoine : (en se levant) Ça je n'en sais rien, je n'ai pas vu le film.

*Antoine effectue des exercices de gymnastique (poirier, roue, saut écarté).*

Frédéric : (à Antoine) Si vous remuez autant, vous allez complètement vous décoiffer.

Antoine : (à Frédéric) Et alors, vous n'êtes pas mon peigne.

Lorette : (à Antoine) C'est formidable de pouvoir faire des exercices aussi durs à votre âge.

Germaine : Je jardine et j'ai 80 ans.

Antoine : (à Germaine) J'ai dans mes cours des gens aussi âgés que vous qui font des choses formidables.

Frédéric : De nos jours il n'y a plus de vieux.

Germaine : (à Frédéric) Bien sûr que si il y en a. Quand vous aurez mon âge, vous comprendrez que même si vous voulez rester jeune, vous deviendrez vieux. (à Antoine) Moi je préfère cultiver mon jardin, car au bout du compte j'ai à manger. Vos élèves n'ont rien de plus après qu'avant.

Antoine : Si, la forme.

Lorette : Et ça s'attrape ça ?

Antoine : Oui, mais avant de l'avoir, il faut suer.

Lorette : Moi je sais pas, je sue pas. À l'école, quand on faisait de la gym, on nous mettait deux par deux, mais comme c'était entre filles, on risquait pas d'avoir d'enfants. Maintenant, quand je fais du sport ça me fait mal, alors j'en fais pas.

Antoine : Au contraire, plus vous avez mal, plus c'est bon.

Lorette : Vous êtes maso, vous.

Antoine : Mais non. Je veux dire que plus vous aurez de douleurs, plus votre corps s'en portera bien.

Germaine : La douleur sert à apprécier les moments où elle n'apparaît pas.

Antoine : Ce n'est pas ce que je voulais dire.

Germaine : (à Lorette) À ce moment-là, à quel endroit vous avez mal ?

Lorette : Partout.

Germaine : Ça fait beaucoup d'endroits, ça.

Lorette : En plus, ça me rend malade.

Germaine : Ça ce n'est rien, la maladie c'est le corps qui fait une manif.

Antoine : Aujourd'hui, il n'y a pas qu'elle. (à Lorette) Ce n'est pas normal que le sport vous rende malade. Ça doit être psychologique.

Germaine : (à Lorette) Vous êtes jeunes. À votre âge, on ne souffre pas.

Antoine : Vous devez avoir l'âge de Frédéric.

Lorette : Je suis plus vieille que lui.

Antoine : (à Frédéric) Quel âge avez-vous ?

Frédéric : (en regardant sa montre) En minutes 20, en heures 2, en jours 0, en mois 0 et en année je ne vous le dirai pas.

Antoine : C'est votre anniversaire ?

Lorette : Bon anniversaire Frédo. (en mettant sa main devant sa bouche) Oh excusez-moi M. Lamy.

Frédéric : Merci, mais il n'a pas de quoi en faire tout un plat.

Germaine : Pourquoi vous ne l'avez pas dit dans l'émission, on vous aurait apporté un beau gâteau. J'adore les gâteaux d'anniversaire.

Antoine : On s'en doute.

Frédéric : J'ai prévenu personne. Je n'aime pas ce genre de fête.

Lorette : Qu'est-ce que vous faites pour votre anniversaire ?

Antoine : (en riant) Vous devriez le savoir depuis le temps. Aujourd'hui s'il avait prévu quelque chose, il faudra qu'il y renonce. (à Frédéric) Ce n'est pas votre jour. L'année prochaine vous le fêterez pendant deux jours, ça compensera.

Frédéric : Puisque je vous dis que je ne le fête jamais, vous êtes sourd.

Antoine : C'est possible que je sois sourd, mais vous ce qui est sûr c'est que vous êtes une andouille. Faut profiter de votre jeunesse. Regardez-moi et faites-en autant.

Frédéric : (à Antoine après avoir regardé sa montre) Je peux faire la même chose que vous, mais je dois partir. J'aime mieux arriver en avance à mon émission.

Germaine : S'il y a un passage secret quelque part, vous auriez pu nous le dire avant.

Frédéric : Il n'y a aucun passage secret, mais les manifestants regardent sûrement « Pointor », ils me laisseront passer. Salut.

Antoine : (à Frédéric) Bonne émission.

*Frédéric sort.*

Antoine : Ça m'étonnerait que monsieur l'animateur passe. Il risque de passer un mauvais quart d'heure.

Lorette : Il faut pas les laisser faire.

Antoine : Je ne peux rien faire contre des centaines de gens. Ne vous inquiétez pas, il n'ira pas se jeter dans les pattes du loup sans précaution. Il n'est pas très courageux. C'est chouette d'être devant une salle vide. Une salle vide c'est vachement plus impressionnant qu'une salle pleine. Il se dégage, je ne sais pas, une drôle d'atmosphère. (après avoir éternué) À mes souhaits, à mes rêves, à mon pognon. (au public) Excusez les premiers rangs pour les postillons. La prochaine fois, vous irez ailleurs.

*Antoine prend le micro sur son pied.*

Antoine : (au public) Je vais vous interpréter « Nuit de Chine ». Mais je vous préviens, je chante faux. Alors comme je ne peux pas vous faire croire que je suis le plus grand des chanteurs parce que je ne suis pas un acteur, pas même un comédien de pacotille, vous faites comme si je faisais comme si. D'accord. En clair, vous êtes des acteurs-spectateurs.

*Antoine chante le refrain de « Nuit de Chine » en faisant le mariole.*

Antoine : « Nuit de Chine, nuit câline, nuit d'amour, nuit d'ivresse, de tendresse, où l'on croit rêver jusqu'au lever du jour, nuit de Chine, nuit câline, nuit d'amour. » (au public) Il ne faut pas vous croire des privilégiés, faudra donner la pièce après. Madame, ce n'est pas la peine de sortir votre porte-monnaie, ça ne vaut même pas un dixième de dixième de dixième d'euro. Je disais ça pour rire.

Lorette : Vous savez tout faire.

*Lorette se lève et examine Antoine de la tête aux pieds, en regardant aussi sous les bras.*

Antoine : Mais qu'est-ce que vous cherchez? (en faisant voir les muscles de son bras) Vous voulez voir mes biceps ou mes triceps?

Lorette : Je regarde si vous avez d'autres talents cachés.

Antoine : J'en ai plein d'autres mais vous ne les verrez pas comme ça, ils sont très bien cachés.

Lorette : Vous aimez bien faire le clown?

Antoine : Il faut bien s'amuser un peu.

*Lorette s'assied où elle était assise.*

Germaine : Il a raison. Sourire c'est la santé et rire c'est la conserver.

Antoine : Le rire c'est comme la gym, faut en faire trente minutes tous les jours. (au public) Faites gaffe, vous allez dépasser la dose prescrite. (silence) Vous attendez quoi là, que je cause. Vous feriez mieux d'attendre autre chose.

*Christine revient sur scène.*

Antoine : Vous vous êtes bien régalez?

Christine : Non. J'avais faim, mais quand j'ai vu tout cet étalage de nourriture, cela m'a coupé l'appétit. Je n'ai mangé que quelques réductions. Et ensuite j'ai laissé un message sur le répondeur de mes amis pour qu'ils ne s'inquiètent pas.

Antoine : « Bonjour, je suis prisonnière. » Pour un message rassurant, c'est un message rassurant.

Christine : Je ne leur ai pas dit que j'étais prisonnière, simplement qu'ils ne m'attendent pas ce soir car je risque de rentrer tard. Que je rentrerai avec ma clé. Ce n'est pas un message inquiétant?

Antoine : Non, ça peut aller. Ils vont penser que vous avez eu un coup de foudre.

Christine : Non. À Paris, une femme peut sortir le soir toute seule sans que cela ait l'air surprenant.

Antoine : Moi je n'ai pas besoin de laisser de message, c'est l'avantage d'être à l'hôtel. On peut se faire emprisonner tranquillement sans que ça gêne personne.

*Christine s'assied sur la chaise la plus à gauche et Antoine s'installe à côté d'elle.*

Antoine : (à Christine) Vous savez pourquoi les manifestants bloquent les entrées ?

Christine : J'ai entendu dire au buffet qu'ils protestaient contre les réductions de temps de travail, et donc de baisse de leur salaire. Mais je ne suis pas d'accord avec eux. Pour que tout le monde puisse travailler, il faut que chacun réduise son temps de travail.

Antoine : Je trouve que quand on a un emploi, il ne faut pas se plaindre et simplement être content d'en avoir un. Il ne faut pas penser à l'argent.

Christine : Les gens y pensent car ils en ont besoin. Il en faut beaucoup pour acheter tous les produits soldés. Quand un Français achète un produit, il ne pense pas à ce que cela va lui coûter, mais à ce qu'il va pouvoir économiser, ce n'est pas la même chose.

Germaine : Économiser n'est plus qu'un mot dans le dictionnaire. De mon temps, on ne gaspillait pas, un sou était un sou et on savait s'en servir. Maintenant pour économiser une pièce, les gens en dépensent cinq. Ils veulent faire plus de bouquets qu'ils n'ont de violettes, comme on dit. Dans le temps passé, on n'achetait que ce dont on avait vraiment besoin. Maintenant tant que ce n'est pas cher, les gens achètent tout, même si ça ne sert à rien et que c'est le chef-d'œuvre de la laideur.

Antoine : Et que ça ne dure même pas le temps d'une rose.

Germaine : Les produits qui durent toute la vie n'existent plus. Il n'y a que du bref, rien que du bref. On n'achète pas ce qui est utile. On veut ce que l'on n'a pas et on jette ce que l'on a. Moi je ne jette rien qui peut être d'une utilité, ce qui n'est pas le cas de tout le monde. Nous sommes dans une époque de trop, alors que l'équilibre s'impose en toutes circonstances.

Lorette : C'est facile de se faire avoir avec les vendeurs. Ça m'arrive tout le temps. C'est vrai que je suis bête. Peut-être que si on m'enlevait ma bêtise, je deviendrais intelligente.

Germaine : Moi, personne ne peut m'avoir, dans aucun sens du terme.

Lorette : Tout coûte cher. Quand le docteur me dit que j'ai rien, ça me coûte le prix d'une consultation. Et puis les magasins changent toujours de noms, on s'y perd.

Germaine : Ça ne change pas ce qu'ils vendent. Votre paquet de pâtes sera toujours aussi nouilles. Il faut regarder l'argent d'en haut, sans jamais le perdre de vue.

*Julien revient sur scène, hésite puis s'assied sur la table comme l'avait fait Frédéric.*

Julien : Je suis allé voir les manifestants. Ils rouspètent contre le chômage.

Antoine : Évidemment, le chômage c'est plutôt une réduction du temps de travail.

Christine : Empêcher les gens de travailler n'a jamais créé d'emplois. Ce serait plutôt le contraire. Des chômeurs, ce ne sont pas des grévistes.

Lorette : Moi, les travailleurs, les grévistes, les chômeurs, les hommes politiques, tout ça c'est du kif kif. Je mets tout le monde dans le même sac et vous vous retrouvez tous à la décharge municipale, c'était le sac poubelle.

Antoine : (en se levant) Mes exercices m'ont donné faim. Je vais au buffet avant que je ne retrouve les seuls gâteaux non englouties dans le sac poubelle. Ça me fera oublier qu'une séance de mon film m'est encore passée sous le nez.

Germaine : Je viens avec vous, j'ai encore faim. Voir faire du sport, c'est comme si on en faisait. On dit qui dort dîne, c'est faux. Si c'était vrai, on n'aurait pas besoin d'un bon petit déjeuner. (à Lorette) Vous venez ?

Lorette : Où je suis, je reste.

S comme radio

*Antoine et Germaine sortent ensemble. Antoine laisse passer Germaine devant lui. Julien se lève et s'assied entre Christine et Lorette. Victor arrive et s'assied à côté de sa femme.*

Victor : (à Lorette) Tu as l'air triste, tu vas mieux ?

Lorette : (à Victor) Oui Vivi. Tu sais bien que même quand je suis triste, je suis gaie.

Victor : (à Julien) Je m'excuse de ce contretemps. Vous pouvez téléphoner chez vous et à l'Olympia.

Julien : (à Victor) Merci, c'est déjà fait. Chez moi, j'avais intérêt à le faire, vous connaissez Nathalie, elle est très jalouse. Je l'ai appelée plusieurs fois, mais personne ne décroche. À l'Olympia, on m'a promis que si je ne peux faire le spectacle, ils le reporteront un autre jour. Les gens devront revenir. Je n'aime guère faire cela mais je n'ai pas le choix.

Victor : Je ne pensais pas que les manifestants resteraient si longtemps devant la radio. Ils protestent contre l'école le samedi matin.

*Frédéric revient et s'assied sur la table. Il fait bouger ses jambes et appuie sur un bouton de sa montre qu'il regarde souvent.*

Julien : J'avais compris que c'était contre le chômage.

Frédéric : Ce n'est pas contre le chômage, mais contre la suppression du catéchisme.

Victor : Mais non, contre l'école le samedi matin.

Julien : C'est la même chose. Si les enfants n'ont pas école le samedi, ils travaillent le mercredi et ne peuvent pas aller au catéchisme.

Christine : Le catéchisme est une bonne chose, il ne faut pas le supprimer.

Julien : De nos jours, les enfants n'apprennent pas plus de choses intéressantes à l'école qu'au catéchisme. (à Frédéric) Vous pouvez arrêter de remuer vos jambes, cela fait bouger la table. J'ai l'impression d'être sur un bateau, je vais avoir le mal de mer.

*Frédéric arrête de bouger ses jambes mais regarde sa montre.*

Christine : Pourquoi regardez-vous sans cesse votre montre, le temps ne va pas passer plus vite.

Lorette : Avec leur manif, je vais rater « Pointor ». Ce sera la première fois. Je sais répondre à aucune question, mais j'aime bien ce jeu car j'apprends.

Christine : (à Frédéric) Pourquoi êtes-vous si nerveux ? Vous avez peur que si vous ne pouvez pas présenter l'émission, l'animateur qui vous remplacera soit mauvais ou bien alors vous vous demandez lequel vont-ils choisir ?

Victor : Ce n'est sûrement pas à cela qu'il pense. Je crois plutôt qu'il s'interroge. Dois-je téléphoner à la télé pour les prévenir que je ne pourrai pas présenter l'émission ou est-ce que j'attends que l'heure soit passée pour qu'il leur soit impossible de me remplacer. C'est une grave question qui demande réflexion.

Julien : (à Frédéric, en regardant sa montre) Il ne reste plus qu'un quart d'heure, il faut les prévenir. Après ils n'auront plus le temps de trouver quelqu'un. Si vous ne le faites pas, vous n'êtes pas professionnel.

Christine : (à Frédéric) Allez téléphoner.

*Silence. Tout le monde attend la décision de Frédéric.*

Lorette : (à Frédéric) Au fait, les manifestants vous ont pas laissé passer ?

Frédéric : Ils ont failli me kidnapper. Ils voulaient me faire subir des outrages.

Lorette : Antoine l'avait bien dit.

Julien : (à Frédéric) Si vous leur avez échappé, vous êtes un héros.

Christine : (à Frédéric) Prévenez la télévision, ils annonceront à l'antenne que vous êtes retenu prisonnier et que vous avez tenu tête aux manifestants. Demain, on ne parlera que de vos exploits. (gentiment) Allez téléphoner, pour me faire plaisir.

*Frédéric ne bouge pas.*

Lorette : (à Frédéric) Quand ce matin vous vous êtes aperçu que vous vous étiez levé du mauvais pied, fallait vous recoucher et vous relever du bon pied. Vous me faites penser à Minimir, mon voisin. Je l'appelle comme ça parce qu'il fait le maximum pour nous casser les pieds.

Frédéric : Je ne vous casse pas les pieds. Ce sont des affaires qui ne regardent que ma seule personne.

Julien : Et les millions de téléspectateurs qui suivent votre jeu chaque soir. Je ne le regarde jamais car je le trouve idiot, mais s'il existe c'est qu'il fait de l'audimat.

Frédéric : Ce n'est pas un jeu idiot. Je l'ai conçu et j'en suis très fier car il est accessible à tous. Nous posons des questions sur un thème que les concurrents ont choisi eux-mêmes. C'est-à-dire qu'ils n'ont pas besoin d'avoir un bon niveau général, comme dans tous les autres jeux culturels. Grâce à « Pointor », chaque concurrent teste ses connaissances sur un sujet qu'il aime. Si « Pointor » n'existait pas, les personnes sélectionnées ne pourraient participer qu'à des jeux de chance, qui eux sont idiots. Les téléspectateurs apprennent et retiennent plus de choses qu'aux autres jeux car à chaque émission, seuls deux thèmes sont évoqués. Et en plus, nous reparlons des réponses à la fin du jeu avec des professionnels des thèmes du jour. Cela donne en quelque sorte un résumé des deux thèmes.

Julien : D'accord, mais je trouve que vous feriez mieux de présenter à la télé une émission comme « Les couleurs de l'arc-en-ciel », en la modifiant. Vous pourriez présenter au début de l'émission un documentaire sur les faits marquants qui ont eu lieu l'année choisie. Les chanteurs pourraient chanter soit des extraits des chansons qu'ils préfèrent ou celles de l'année de leur naissance. Il devrait y avoir plus de chansons, plus de débats sur des sujets intéressants, plus de jeux culturels.

Frédéric : Ce n'est pas moi qui ai eu l'idée des « Couleurs de l'arc-en-ciel ». Je n'en suis que l'animateur, je ne peux donc rien faire. Mais vous, vous pouvez proposer vos idées. On vous écouterait sûrement.

Christine : Il m'arrivait autrefois de trouver des idées d'émissions. J'avais inventé pour la radio « Dialogue ». Deux personnes célèbres, qui auraient désiré se rencontrer, dialogueraient ensemble.

Julien : Si cette émission existait, j'y participerais.

Christine : À ma connaissance elle n'existe pas, car normalement dans ce genre d'émissions, il y a toujours un animateur.

Frédéric : Vous voulez mettre les animateurs au chômage ?

Christine : Non, bien sûr que non. J'avais aussi trouvé un jeu. C'était de trouver, à des mots simples, des définitions ou des expressions qui sortiraient de l'ordinaire. Par exemple, un pot-pourri, je l'appelle une apogée enivrante.

Lorette : Moi aussi, j'ai une définition pas ordinaire. Un igloo, c'est... Vous ne trouvez pas? Une casbah glacée.

Christine : Vous avez tout compris. Un autre jeu, mais musical celui-là. Il consiste à changer de rythme à une chanson et à en trouver le titre. On peut aussi accélérer ou ralentir la chanson et chercher son interprète.

Lorette : Ce serait drôle.

Christine : Un jeu encore plus amusant : mettre les paroles d'une chanson sur la musique d'une autre chanson. Il faut évidemment trouver les titres et les interprètes des deux chansons ou les compositeurs, si c'est un air musical. Je vais essayer de vous chanter quelque chose. (en chantant sur l'air de la « Lettre à Élise » de Ludwig van Beethoven) « Aimer c'est ce qu'y a de plus beau, aimer c'est monter si haut. »

Julien : C'est amusant. C'est la musique de la « Lettre à Élise » de Beethoven.

Christine : Et les paroles?

Lorette : C'est « Aimer », du spectacle « Roméo et Juliette ».

Julien : C'est comment l'air de cette chanson?

*Frédéric, Christine, Victor et lorette se lèvent et chantent ensemble « Aimer ». Après avoir chanté, ils se rassoient à leur place.*

Lorette : Le seul qu'a pas chanté, c'est le chanteur.

Julien : Je ne chante que sur un accompagnement.

Frédéric : Seuls les chanteurs ont besoin d'un orchestre.

Victor : On devrait mettre des paroles sur la « Marseillaise », elle en a bien besoin.

Christine : Je l'ai déjà fait, mais mon histoire cadre mal avec la musique. Nous avons de bonnes émissions de jeux. Ce que je leur reproche, c'est d'inventer un jeu et de le garder jusqu'à ce que les gens en soient complètement blasés. Ils devraient changer de jeux tous les jours. S'ils n'ont pas d'idées, ils n'ont qu'à en demander aux gens, ils auraient du choix.

Frédéric : Les idées des téléspectateurs sont rarement utilisables.

Christine : (à Julien) Vous pouvez me donner un conseil pratique, quelle heure est-il?

Julien : (en regardant sa montre) 19 h 30.

Christine : L'émission commence. Il est trop tard pour prévenir la télé.

Lorette : « Pointor » commence, sans vous.

Christine : Ou commence pas du tout.

Victor : Ils l'ont remplacé, j'avais prévenu la télé. J'étais sûr qu'il ne le ferait pas.

Frédéric : Quel malheur.

Lorette : C'est pas un malheur, c'est un ennui.

*Victor sort au moment où Antoine et Germaine arrivent. Germaine s'assied à côté de Lorette. Frédéric s'est levé pour prendre la place de Victor mais Germaine est arrivée avant lui. Frédéric se rassied sur la table. Antoine fait de même mais sur le côté droit de la table.*

Antoine : Les gens ne manifestent pas du tout contre le chômage mais pour l'écologie.

Germaine : Si j'étais plus jeune, je rouspéteraient avec eux, car je trouve honteux ce que les gens font à notre pauvre Terre. Nous n'avons qu'une seule planète. On ne vous en donnera pas une autre en échange si celle-là vous l'abîmez. Nous sommes dans une époque où les êtres humains rejettent tout ce que la nature a créé et ne veulent connaître que ce qu'ils ont créé eux, en pensant qu'il n'y a qu'eux qui font de belles choses.

Julien : (à Germaine) Vous êtes écologiste ?

Germaine : Tout le monde est écolo. Quand vous êtes allongé sur votre chaise longue au soleil pour vous faire bronzer et que vous déplacez votre chaise petit à petit, vous suivez la nature, vous êtes donc écolo.

Julien : J'ai horreur du soleil.

Germaine : Vous avez tort, le soleil vous donne des vitamines. Bien sûr, faut pas rester pendant des heures dessous sans protection. Les gens font pleins de bêtises en sachant bien que ce sont des bêtises. La nature c'est comme un château de cartes, faut faire gaffe en la touchant de ne pas faire tout écrouler.

Julien : C'est le progrès.

Germaine : Le progrès consiste en l'amélioration de la vie. S'il la détériore, on ne peut pas l'appeler le progrès.

Antoine : On en profite.

Christine : Oui mais cela ne nous profite pas. Le progrès a amené l'hygiène et nous a en même temps supprimer la chose la plus naturelle et la plus facile à obtenir : le sain. C'est comme si depuis la nuit des temps nous ne savions pas qu'il fallait nous laver et maintenant que nous le savons, nous nous lavons avec de l'eau sale. Alors maintenant, on court après le sain et le pur comme un chien après sa queue. Et on ne risque pas de l'attraper car les erreurs que l'on a commises dureront très longtemps.

Germaine : Parce que les bêtises ne s'effaceront pas d'un coup de vent ni d'un coup de fer à repasser, les gens continuent à les faire, c'est honteux.

Julien : Mais vraiment l'écologie, le travail, l'école, ce n'est pas tout à fait la même chose.

Lorette : J'ai rien compris.

Germaine : (à Lorette) Qu'est-ce que vous n'avez pas compris ?

Lorette : Je peux pas vous dire ce que j'ai pas compris puisque je l'ai pas compris. Je peux pas vous dire non plus ce que j'ai compris, puisque j'ai rien compris du tout. J'ai plus qu'à la fermer quoi.

Frédéric : Bonne idée, cela nous fera des vacances.

*On entend la montre de Frédéric annoncer 20 heures.*

Une voix : Il est exactement 20 heures.

Christine : (à Frédéric) Vous avez une montre parlante ? C'est drôle, je ne l'avais pas encore entendue.

Frédéric : C'est normal, je n'ai enclenché le système qu'après 7 heures.

Christine : Pour en revenir aux manifestants, il est vrai que cela se complique. On ne saura peut-être jamais pourquoi ils ont manifesté aujourd'hui. C'est pour cette raison que je ne

regarde pas les informations, car suivant les chaînes, ils ne nous racontent pas la même histoire.

Julien : Vous avez tort de ne pas vous informer de ce qui se passe dans le monde.

Germaine : Ils me font bien rire les gens qui regardent le monde, ils ont l'impression de l'avoir créé.

Christine : Ce qui me gêne quand je vois à la télévision des meurtres ou des gens malheureux, c'est que je ne peux rien faire.

Germaine : Je suis d'accord avec vous. Vous avez un malheureux dans une rue, la télé le filme, vous avez toujours un malheureux dans une rue, plus tous les malheureux chez eux qui ont vu celui de la rue. Par contre, vous avez un malheureux dans une rue, des gens heureux passent et donnent leur gaieté à ce malheureux. Il n'y a plus de malheureux dans la rue.

Christine : Exactement.

Julien : C'est simplet et très schématique.

Antoine : Moi je trouve qu'aux informations, ils devraient séparer les bonnes et les mauvaises nouvelles. Comme ça, si on ne veut, par exemple, que les résultats sportifs, on n'aurait pas à se farcir tous ces drames si épouvantables. Ils devraient, avant de parler des catastrophes, dire : « Pendant dix minutes, nous ne parlerons que d'événements sanglants, les âmes sensibles baisser le son. » Ils le font bien avant d'annoncer le résultat d'un match qui sera retransmis plus tard. Ça ne les fatiguerai pas.

Germaine : Vous avez eu l'idée la plus géniale de ces dix dernières années. Mais comme toutes les bonnes idées, personne ne la mettra en pratique.

Christine : Pour moi la télévision est un trou de serrure muni de sa clé de sûreté et les téléspectateurs sont les concierges des temps modernes. Et pour les autres émissions, elles sont tellement coupées en tranches par les pubs qu'il ne reste plus rien à manger.

Germaine : Ma bonne dame, la télé a remplacé la cheminée et c'est bien dommage car le feu était plus attrayant que leurs émissions à la noix.

Christine : Je préfère me cultiver avec des livres.

Antoine : Vous écoutez la radio quand même ?

Christine : Non. Dans le temps, oui, mais plus maintenant il y a beaucoup trop de pubs et en plus toujours sur les mêmes produits. Une publicité sur deux parle de voitures. Il y a tellement de pubs de bagnoles à la radio, que si on n'a pas son permis, ce n'est pas la peine d'écouter la radio. Pour moi, les pubs sont des pauses pour les animateurs, mais pas pour les auditeurs.

Antoine : C'est sûr que pendant ce temps-là, les animateurs peuvent se reposer.

Frédéric : On ne se repose pas du tout, on pense à ce que l'on va dire après ou on écoute les publicités, c'est selon.

Christine : Les animateurs sont payés pour écouter les pubs, pas les auditeurs.

Antoine : Si je présente des émissions sportives à la télé, je m'arrangerai pour ne pas les écouter, malgré qu'il y en a qui sont chouettes.

Frédéric : (à Antoine) Jamais on ne vous prendra. Je serais vous, je renoncerais à cette idée et je n'irais pas voir les directeurs de chaîne. Vous allez être ridicules. Laissez vos rêves au vestiaire.

Antoine : On m'a bien invité aujourd'hui.

Frédéric : Parce qu'on n'avait personne d'autre sous la main et qu'un vieux s'est souvenu de vous.

Antoine : Je pourrais quand même essayer. Ça n'engage à rien. Qui n'essaie pas ne peut réussir. Quant à être ridicule, je m'en fous. Quand on fait ce que l'on peut et ce que l'on veut, on n'a rien à regretter après.

Frédéric : Comme il vous plaira.

*On entend la montre de Frédéric annoncer 21 heures.*

Une voix : Il est exactement 21 heures.

Frédéric : (à Julien) 21 heures. Pour une fois, vous serez en retard à votre spectacle.

Julien : Non, car moi je les avais prévenus, la soirée a été reportée un autre jour.

*Victor revient.*

Victor : Ils sont partis, vous êtes libres.

Julien : (en se levant) Ce n'est pas trop tôt.

*Les autres se lèvent aussi.*

Christine : Il ne faut pas se plaindre, on ne dormira pas ici.

Victor : Je suis désolé. J'espère que vous avez passé une bonne journée quand même.

Germaine : Très bien, je ne l'ai pas vu passer. La vie c'est comme les soirées à la télé, soit qu'il n'y a rien et on s'ennuie, soit qu'il y a trop de choses à la fois et l'on est perdu. Je me souviendrai de cette journée jusqu'à la fin de mes jours. C'était un moment inoubliable que je ne suis pas prêt d'oublier, ce qui est le sort des moments inoubliables.

Antoine : (à Victor) Est-ce que l'on sait qui étaient les manifestants?

Victor : C'était des gens qui rouspétaient.

Germaine : La routine. Rien que de la routine.

Victor : Ils avaient des pancartes où étaient marqués des mots du genre : athée-croyant, ange-démon, vie-mort, jour-nuit, travail-chômage, sain-pollution, liberté-empoisonnement, santé-malade, propre-sale, ce qui fait qu'on ne sait toujours pas pourquoi ils ont bloqué toutes les entreprises du quartier. Demain, ils ont décidé de bloquer les bâtiments des télévisions, à cause de Frédéric, pour lui apprendre à vivre.

Frédéric : Je ne pourrai plus jamais présenter « Pointor ».

Germaine : Il ne faut pas être pessimiste comme ça. Les gens sont négatifs en dessous de zéro.

Julien : (à Frédéric) Vous devriez y aller en hélicoptère, les toits le permettent. Ici c'était impossible.

Frédéric : C'est une bonne idée. J'en louerai un, je serai tranquille.

Antoine : J'ai encore le temps d'aller voir mon film, je tomberai sur la dernière séance.

Christine : (à Antoine) Je peux venir avec vous? Puisque j'ai dit à mes amis que je rentrerai tard, je peux aller au cinéma.

Antoine : (à Christine) Bien sûr.

Victor : (à Antoine) J'irais bien voir un film, cela me changerait les idées.

Lorette : (à Victor) Mais Vivi, la porte, elle est pas fermée à clé.

Victor : (à Lorette) Si elle est fermée. J'ai appelé ta sœur qui est allée la fermer avec son double.

Lorette : (à Victor) Et nos amis, ils doivent nous attendre ?

Victor : (à Lorette) J'ai annulé l'invitation purement et simplement, en prétextant qu'il te faudrait des mois pour te remettre de cette journée.

Lorette : (à Victor) Tu as bien fait, j'avais pas envie d'aller chez eux. Vivi, tu penses à tout.

Victor : Oui. Je prévois même l'imprévisible.

Lorette : Après ce qu'Antoine nous a dit sur ce film, j'ai très envie de le voir.

Antoine : (à Julien) Vous pouvez venir aussi. Cela fait du bien de rire au ciné de temps en temps.

Julien : Surtout après une journée pareille. J'ai appelé plusieurs fois chez moi, ma compagne est absente. Tant pis si elle me fait une scène.

Christine : Vous en avez l'habitude au cinéma.

Julien : J'arrive quand même pas à m'habituer à celles de Nathalie. (à Antoine) Vous savez, je connais les directeurs des chaînes télé, je peux vous aider à réaliser votre projet.

Antoine : (à Julien) Je vous remercie beaucoup, mais j'ai réalisé que ma vie me plaisait telle qu'elle était. Si je donne des cours à la télé, il faudra que j'habite à Paris et je ne pourrai plus en donner dans mon village. Et pour m'occuper de la mairie, impossible, faudrait que je démissionne tout de suite. Je crois vraiment que mes villageois ont plus besoin de moi que les téléspectateurs qui regarderaient mes cours allongés dans leur fauteuil. En plus, mes émissions seraient déchiquetées par les pubs et je ne veux pas de la gloire. Quand j'étais champion, j'aimais être le premier mais la célébrité ne m'a jamais rien apporté de bon. C'est dur d'être une star.

Julien : Vous avez raison. Quand on est connu, on est obligé d'avoir une image et de la suivre constamment. Dans l'émission, je n'ai pas dit que la vérité. Votre deuxième réponse était en fait fausse. Il faut toujours jouer la comédie et passer son temps à s'occuper de soi. Ne penser qu'à être une vedette.

Antoine : Alors ça ne m'irait pas du tout. (à Frédéric) Grâce à votre mensonge, on a pu faire connaissance.

Frédéric : Vous n'auriez jamais dû me croire, mon mensonge ne tenait pas debout.

Julien : Comment cela pas debout ?

Frédéric : Je vous ai dit que c'était le réalisateur qui me l'avait annoncé dans mon casque pendant l'émission. Si cela avait été vrai, le public n'aurait pas pu sortir.

Antoine : Ce qu'on est bête. On a pensé à tout, sauf à ça. La prochaine fois qu'on m'annoncera un kidnapping, je mènerai mon enquête avant de croire qui que ce soit. (à Frédéric) Grâce à vous, j'ai pu réaliser que vous aviez raison pour mon idée d'émission. Venez avec nous, on vous invite pour vous prouver qu'on ne vous en veut pas. Ce sera mon cadeau d'anniversaire.

Christine : C'est son anniversaire.

Lorette : Oui, mais il a pas voulu nous dire son âge.

Antoine : (en regardant dans son sac) Je regarde dans mon sac si j'ai assez d'argent pour inviter tout le monde. Parce qu'aller au ciné sans pognon, c'est comme aller chez mémé sans biscottes.

Germaine : J'adore les biscottes.

Frédéric : Merci. Moi aussi j'ai besoin de rire et de me détendre.

*Frédéric se place derrière Antoine et le suit dans ses déplacements.*

Julien : Si Frédéric va aussi au ciné, j'irai avec vous, mais à une condition : qu'il enlève le système bruyant de sa montre. Rien n'est plus désagréable dans une salle que d'entendre toutes les heures des voix et des sonneries de montres l'une après l'autre, car chacun n'a pas la même heure à la seconde près.

Antoine : Ou des téléphones portables. Je ne comprends pas que les gens n'éteignent pas tout ce qui peut déranger les autres quand ils sont au spectacle. En plus, ce sont des trucs qui se remarquent. Des voleurs se sont déjà fait prendre à cause de leur téléphone portable. C'est bien fait pour eux.

*Frédéric appuie sur un bouton de sa montre.*

Frédéric : (à Julien) Voilà je l'ai enlevé, vous êtes contents ?

Julien : Cela fera toujours une voix qui ne nous embêtera pas pendant la séance. Après le film, je vous invite tous au restaurant. On pourra parler plus longuement.

Lorette : Pour causer, j'ai pas besoin d'une assiette et d'un verre devant moi.

Frédéric : Vous l'aurez quand même.

Germaine : (à Antoine) Je peux venir aussi ?

Antoine : Mais votre fils vous attend, il va s'inquiéter.

Germaine : Mais non, il a autre chose à penser qu'à sa vieille maman.

Julien : Vous n'avez pas le droit de faire cela à vos enfants.

Germaine : Et de quel droit je n'ai pas le droit ? Quand il n'y a pas d'argent au bout, on est libre. C'est quand on paye qu'on est prisonnier.

Christine : Prévenez-les quand même.

Germaine : Je veux bien, mais s'ils me font des reproches, je les déshérite.

Christine : Vous ne pouvez pas déshériter vos enfants.

Germaine : Je peux diminuer leur part. Si j'en cache une partie, ils ne l'auront pas.

Victor : Ce ne sera pas du goût de l'État. Il n'aime pas ça du tout, mais alors pas du tout. Il ne faut rien lui cacher si on veut la paix.

Germaine : Eh bien, je le dépense.

Antoine : Si vous dépensez tout votre argent, vous n'aurez plus de quoi vivre et vous crèverez de faim.

Germaine : Puisqu'il faut mourir un jour. Vous viendrez sur mon chevet de mort.

Julien : Sur votre lit de mort plutôt.

## S comme radio

Germaine : Mon chevet est à côté de mon lit. Si je veux dire mon chevet de mort, c'est moi que ça regarde. Il n'y a guère de différence entre naître et mourir. On naît par un cri aigu, on meurt par un cri sourd. Après tout c'est pareil, à quelque chose près.

Julien : Il ne faut pas y penser.

Germaine : De toute façon, qu'on n'y pense ou qu'on n'y pense pas, on y passe. J'avoue que je ne suis pas pressée. Tant qu'on est en bonne santé, c'est le principal.

Frédéric : L'argent aussi c'est important.

Germaine : Si vous préférez l'argent à la santé, c'est que vous avez plus de santé que d'argent. À mon âge, vous ne direz plus la même chose. Sans vie, on ne vit plus et sans santé on vit mal.

Lorette : La vie il y a que ça de vrai.

Antoine : (à Frédéric) Si vous continuez à me suivre comme un toutou, je vous offre un os os.

*Frédéric arrête de suivre Antoine. Germaine réfléchit.*

Germaine : J'ai trouvé. Je diminue leur part de moitié et je suis dans mon droit.

Lorette : Comment vous faites ça ?

Germaine : Je me marie. Au ciné, on doit bien trouver des galants, non ? Bon bien alors, vous venez ? C'est que je n'ai pas de temps à perdre, moi. Allez 1-2, 1-2, 1-2.

*Chacun sort sur la musique. Germaine tape dans ses mains en suivant la musique et ferme la marche.*

*FIN*